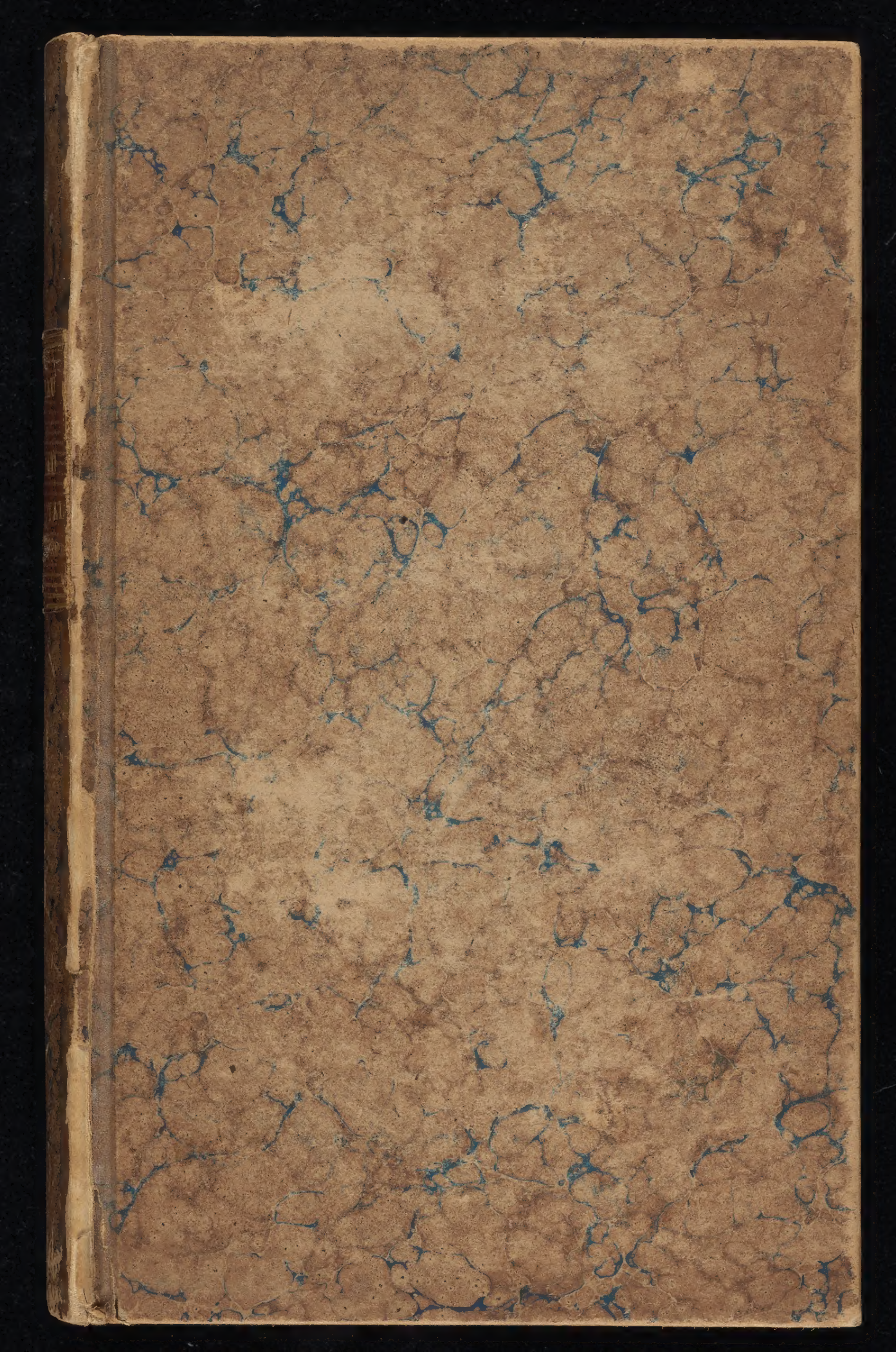


2 vol.

TABLEAU

DU NOUVEAU

PALAIS-ROYAL.

PREMIERE PARTIE.

TABLEAU
DU NOUVEAU
PALAIS-ROYAL.

PREMIERE PARTIE.

Ludere, non lædere.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N°. 33.

M. DCC. LXXXVIII.



Vue de l'Ancien Palais Royal.



TABLEAU
DU
PALAIS-ROYAL.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

L'ancien Jardin.

DEPUIS 1782, mon père n'étoit point forti de fa province; retiré du fervice, jouiffant d'un bien confidérable, il paffoit des jours heureux

à Quimperlé, petite ville de la Basse-Bretagne. Il prit soin lui-même de mon éducation ; il se voyoit renaître dans son fils, & craignit toujours de me confier à des ames mercenaires. Ce bon père me parloit souvent de Paris, & en me peignant tous les agrémens dont on jouit dans cette ville immense, il me faisoit connoître en même temps les dangers auxquels est exposée la jeunesse sans expérience. J'écoutois tout avec avidité, je brûlois du desir de juger par moi-même des beautés de la Capitale, & je ne cessois de le questionner là-dessus. Il parloit souvent du Palais-Royal, c'étoit son jardin favori lorsqu'il venoit à Paris : « Tu verras, me disoit-il, le Jardin du Palais-Royal ; tu verras, c'est un endroit délicieux. C'est le rendez-vous

de toutes les Nations ; du fond de l'Amérique on ſait que l'on rencontrera au Palais-Royal tel ou tel autre Négociant, à qui l'on a donné parole. Le jour eſt fixé, ou à-peu-près ; à midi l'on ſe trouve, la promenade eſt charmante à cette heure-là : le Hollandois, le Suiſſe, le François, le Turc, le Japonnois, tout ſe trouve réuni ; il ſemble que ce ſoit un ſeul peuple. Les femmes les plus aimables viennent embellir ce ſéjour. La beauté s'y montre ſous vingt formes différentes. Une grande allée de marronniers épais ne laiſſe aucun paſſage aux rayons du ſoleil ; on reſpire un air frais ſous cet agréable ombrage pendant la plus grande chaleur du jour. On voit des deux côtés pluſieurs rangées de chaiſes occupées par le robin, le financier, le mili-

taire, les abbés, les femmes de qualité, les petits-maîtres, les courtisannes, les commis : cette bigarrure offre à l'œil un ſpectacle agréable & varié. Les politiques ſe raſſemblent autour du fameux arbre de Cracovie. C'eſt-là qu'ils jugent en Souverains des intérêts des Grands. Ils décident ſur tout, prononcent impérativement ſur tous les événemens ; rien ne leur échappe; & tel Général d'armée auroit eu l'avantage, s'il eût écouté & ſuivi les conſeils des ſublimes politiques de l'arbre de Cracovie. A deux heures on ſe quitte, chacun prend le parti d'aller dîner ; le Palais-Royal reſte déſert juſques ſur les ſept heures du ſoir. Alors les oiſifs, les gens de difficile digeſtion, les intrigans, les filles viennent s'y promener, non dans la grande allée comme à midi,

mais dans celles qui l'avoiſinent. La nuit vient, le Palais-Royal eſt abandonné de preſque tous les gens honnêtes; les filles publiques s'en emparent; c'eſt-là que la Vénus proſtituée établit ſon commerce infâme; on fait ſes conventions, & la jeuneſſe imprudente ſe laiſſe entraîner aux attraits dangereux du plaiſir. Les Suiſſes ſe permettent quelquefois de chaſſer ces demoiſelles à grands coups de fouet, mais cela ne produit pas grand effet; le lendemain la fuſtigée reparoît, elle eſt ſurpriſe de nouveau, les coups de fouet recommencent, elle ſe ſauve, pour revenir le ſurlendemain. Les logemens au pourtour du Jardin ſont fort chers, & cela parce qu'ils y communiquent; les rues de Richelieu, des Petits-Champs & des Bons-Enfans ſont

composées de beaux hôtels, la plupart garnis, un premier étage se loue cinquante louis par mois; cette somme est exorbitante, mais l'étranger ne regrette pas cette dépense, par l'agrément dont il jouit. Le bruit effroyable des rues de Richelieu & des Petits-Champs est capable de détraquer la tête la mieux organisée, & il est bien agréable de pouvoir s'en éloigner sans presque sortir de chez soi. En descendant une vingtaine de degrés on se trouve à la campagne. L'hiver on ne se promène point dans la grande allée; celle qui est en face du bassin est la préférée, & l'on a raison; on y jouit du soleil depuis midi jusqu'à deux heures. Le méridien de la rue des Bons-Enfans est estimé le meilleur de tout Paris, on le voit du Palais-Royal; tous les gens *à montre*

ſont réunis dans le coin du Jardin d'où l'on peut appercevoir le méridien. On tient ſa montre de la main gauche, les yeux ſont fixés ſur le méridien, perſonne ne ſe parle, on eſt immobile. Le moment arrive, on prend le midi juſte, & l'on s'en retourne à la promenade, enchanté d'emporter dans ſon gouſſet une raiſon ſuffiſante pour prouver qu'il étoit midi à midi au Palais-Royal. Les filoux remarquent les perſonnes, examinent les montres ſans que le propriétaire s'en apperçoive, & ſouvent à la ſortie du Palais-Royal, par l'eſcalier obſcur & ſale qui eſt en face de la rue Vivienne, l'adroit eſcroc a fait paſſer le bijou dans ſa poche. Ces petits déſagrémens ſont rachetés par le plaiſir d'avoir fait voir que l'on avoit une montre d'or. Très-ſouvent le Duc

de Ch..... s'y promène avec d'autres Seigneurs ; il n'en impoſe pas par la magnificence de ſes vêtemens ; il eſt mis preſque toujours avec ſimplicité ; mais ſon affabilité & l'air de nobleſſe répandus ſur toute ſa perſonne l'ont bientôt diſtingué de la foule. La véritable nobleſſe, mon fils, eſt dans les ſentimens, & jamais ce Prince n'eſt plus aimable que lorſque, ſans ſuite & ſans l'appareil de la grandeur, il ſe voit environné du peuple qui le contemple & l'admire. Madame la Ducheſſe de Ch..... ſon épouſe, auſſi belle qu'eſtimable, ſe promène aſſez ſouvent avec les Princes, ſes enfans, & rien n'eſt plus intéreſſant que de voir cette jeune Princeſſe entourée de ſa petite famille, attirer tous les regards & fixer l'attention de tout le monde ».

Enchanté de ce que me disoit mon père, je ne pensois qu'à Paris; je m'en faisois un tableau séduisant; mon imagination me retraçoit des plaisirs sans nombre; je m'ennuyai dans ma province. La mélancolie s'empara de moi, je devins sombre & rêveur. Mon père s'apperçut de ce changement, & m'en demanda la cause. Je lui dis franchement qu'elle provenoit de l'envie de voir la Capitale. Je le priai si vivement de me permettre d'y faire un voyage, qu'il y consentit. Mon chagrin fut bientôt dissipé. Je partis pour Paris six mois après cette permission. Mon père me donna cinquante louis en or, une lettre-de-change de deux mille livres à toucher chez un fameux Banquier de Paris, deux malles fournies de tout ce qui pouvoit me faire paroître dé-

cemment. Il me recommanda d'aller loger à l'hôtel Radziwil, rue des Bons-Enfans, parce que c'étoit là qu'il logeoit lorsqu'il étoit à Paris. Après avoir écouté un très-long sermon paternel sur ce que j'avois à faire ou à éviter, un vieux domestique m'accompagna à cheval jusqu'à Rennes, où je pris la Turgotine pour me rendre à Paris. Me voici donc dans la Diligence avec mes vingt-cinq ans, mon air provincial, ma longue épée, & mes cinquante louis. Nous cheminons : tout me paroissoit merveilleux, ce qui est assez naturel à un jeune homme qui n'est point encore sorti de sa province. Je ne parlerai pas des particularités de mon voyage, tout le monde connoît la route de Rennes à Paris; la seule chose dont je fus offensé, ce fut

de la manière dont on fouilla mes malles à la Gravelle. Meſſieurs les Commis les bouleverſèrent entièrement, & ne connoiſſant pas l'uſage, je fus ſur le point de m'attirer une méchante affaire. Je criai beaucoup, je menaçai, on ſe mit à rire ; je vis bien qu'on me tournoit en ridicule, & j'étois ſur le point d'éclater, ſans un homme reſpectable avec lequel je voyageois, & qui m'aſſura que c'étoit toujours comme cela que ſe faiſoit la viſite. Je trouvai les commis moins brutaux dès que mon compagnon de voyage leur eut gliſſé pour moi deux écus dans la main ; ils raccommodèrent mes malles, entaſsèrent mes effets le mieux qu'il leur fut poſſible ; nous remontâmes en voiture, & je continuai ma route avec mes ſept compagnons ; ſavoir, une vieille

femme qui alloit à Paris pour un procès ; une jeune Comédienne qui se trouvoit mal de temps en temps, afin que je lui procuraſſe quelques ſecours, à ce que j'ai conjecturé depuis ; mon honnête homme Négociant, un Moine qui, autrefois, avoit été dans les Carabiniers, & qui, quoiqu'un peu babillard, étoit un homme aimable ; deux eſpèces de Philoſophes, dont l'un tournoit tout en ridicule, & l'autre trouvoit tout au mieux ; ce qui nous fit paſſer le temps aſſez agréablement. En les voyant ſe diſputer, je me repréſentois Martin & Pangloſs du Roman de Candide. Je m'habituai peu à peu à ces nouvelles figures, & nous étions à la Barrière de la Conférence, que je commençois déja à me mêler de la converſation. On arrête. Que veut-on ? — On va

fouiller. — Comment fouiller ! faudra-t-il encore douze francs ? — Non. — Un des Commis va monter par devant ou sur l'impérial, & l'on visitera au Bureau des diligences. — Comment, Monsieur ! cet édifice magnifique que je vois-là, est destiné au logement des employés des fermes ! — Oui, Monsieur, & avant qu'il soit peu, nous aurons un mur qui entourera tout Paris. — Mais ce sont des Palais ! une maison simple & modeste n'auroit-elle pas été suffisante ?—Mais, Monsieur... Mais, Monsieur... — Mais, Monsieur ! — On voit bien que vous êtes provincial. — Je sentis le reproche ; je me tus, sans pouvoir deviner pourquoi les barrières étoient des Palais. Apparemment que j'avois tort d'avoir raison. Nous entrons dans Paris, le

bruit des voitures, la foule des chevaux, les cris des petits Marchands ambulans, m'avoient rendu ſourd; la hauteur des maiſons, la clarté des réverbères, le brillant des boutiques m'avoient ébloui; enfin nous arrivons au Bureau des diligences; on viſite de nouveau mes deux malles, un crocheteur s'en empare, me dit de le ſuivre & veut m'emmener, malgré moi, à un hôtel où je dois être parfaitement. Je lui réponds que je veux aller à l'hôtel Radziwil, il s'obſtine à ne pas vouloir m'y conduire: avec quelques coups de canne j'obtiens ce que je n'avois pu faire par douceur; il marche devant moi en jurant, je le ſuis, & nous arrivons: je lui donne pour boire généreuſement; il parle à l'hôteſſe comme s'il eût été mon protecteur; je fais mon

prix, on me donne une jolie chambre : je paye quinzaine d'avance : mon crocheteur s'en va : je fais venir à souper .... Bon soir.

CHAPITRE II.

Où suis-je ?

MON hôtesse m'éveilla de bonne-heure comme je l'en avois priée. Je m'habillai le plus élégamment qu'il me fut possible, & je me disposai à sortir pour aller voir le Palais-Royal, que j'avois encore présent à mon imagination, d'après le récit que mon père m'en avoit fait. J'ouvre ma fenêtre pour prendre l'air : quelle fut ma surprise ! au lieu du jardin que je

croyois voir, je n'apperçus qu'une rue presque déserte & un long corps de bâtimens uniformes qui, dans une autre circonstance, m'auroient peut-être paru très-bien entendus, malgré le ridicule aspect des plombs conducteurs des eaux, qui gâtent ce bâtiment.... J'appelai mon hôtesse, & lui demandai ce que c'étoient que ces bâtimens là. — Ce sont les nouveaux bâtimens du Palais-Royal. — Comment les nouveaux bâtimens? — Oui, Monsieur; d'où venez-vous donc pour ne pas savoir tout cela? — C'est la première fois que je viens à Paris. — En ce cas, Monsieur, cela ne doit pas vous paroître étonnant. — Pardonnez-moi; mon père m'a assuré que de votre hôtel on pouvoit descendre directement au jardin du Palais-Royal, & que vos fenêtres avoient vue sur

ce même jardin. Vous devez actuellement juger de ma surprise. — Il y a donc long-temps que Monsieur votre père n'est venu à Paris ?—Depuis 1782. — Il s'est bien passé des choses depuis ce temps-là, Monsieur. L'ancien jardin du Palais-Royal n'existe plus. Cette rue que vous voyez en faisoit une partie. On a élevé des bâtimens au pourtour. Nous avons plaidé contre Monseigneur le Duc de Chartres, & nous avons perdu notre procès. — Cela doit vous avoir fait bien du tort? — Beaucoup dans les premiers temps ; mais les loyers des nouveaux bâtimens sont si chers, que les hôtels garnis ont encore la vogue, sur-tout pour les étrangers. Les propriétaires des maisons qui entouroient l'ancien Palais-Royal, craignoient que le Prince ne fît bâtir

tout près de leurs propriétés ; mais il n'en a rien été, nous n'avons eu que la peur, il nous reste assez de jour, &, sans les égouts infects qui sont sous cette rue, je vous assure que nous respirerions un air très-pur. — L'on peut cependant de chez vous descendre au Palais-Royal ? — Oui, Monsieur ; mais vous allez être forcé de prendre par la rue des Petits-Champs, jusqu'en face de la rue Vivienne, vous descendrez le passage du Perron qui vous conduira directement aux galeries des nouveaux bâtimens, parce que pour le moment, il y a trop d'embarras dans la maison voisine ; on reconstruit les escaliers à deux rampes, par lesquels on descendoit de ce côté-ci, pour aller au nouveau Palais-Royal. — A propos de Palais-Royal, faites-moi le plaisir de me dire pour-

quoi l'on appelle le Palais-Royal, le *Palais-Royal ?* Je vous avoue que dans ma Province nous ne voyons pas souvent les almanachs, excepté celui de Liége & de Cabinet. — Mon hôtesse qui ne savoit pas où j'en voulois venir, fit la capable & m'apporta un volume dans lequel elle lut : « Le Cardinal de Richelieu légua au » Roi ce Palais qu'il avoit fait bâtir. » Il ne fut nommé Palais-Royal que » lorsque Anne d'Autriche, veuve de » Louis XIII, Régente du Royaume, » quitta le Louvre avec le jeune Roi » Louis XIV & le Duc d'Anjou, ses » fils. Louis XIV en fit don à la Mai-» son d'Orléans, & depuis ce temps » ce Palais a toujours conservé le nom » de Palais-Royal». Je remerciai mon hôtesse. — Le Palais-Royal appartient donc à Monseigneur le Duc d'Or-

léans?—Oui, Monſieur, vous le voyez bien. — De quoi vous plaignez-vous donc ? —De ce qu'il nous a maſqué.— Vous voulez rire. Charbonnier n'eſt-il pas maître chez lui ? Ne peut-il pas faire ce que bon lui ſemble ? Et très-certainement un Prince eſt plus qu'un Charbonnier.



CHAPITRE III.

Coup-d'œil rapide.

JE pris l'escalier en face de la rue Vivienne, & je descendis au Palais-Royal. Je me crus transporté dans un Palais de Fées ! de longs bâtimens de forme rectangulaire s'offrent à mes regards ! cet édifice, décoré d'un ordre composé en pilastres cannelés, s'élève jusqu'au dessus de l'entablement à environ quarante-deux pieds. Une balustrade ornée de vases règne tout autour, &, en cachant une partie des mansardes, termine avec élégance l'ordre qui la supporte. Une magnifique galerie couverte, percée par cent quatre-vingts arcades,

aboutissent des deux côtés parallèles à deux larges & spacieux vestibules. Chacune de ces arcades est éclairée par un réverbère. Ce genre d'architecture a un caractère de grandeur & de noblesse qui n'est pas ordinaire à des bâtimens uniformes. Le fond des galeries est occupé par des boutiques, où se sont établis toutes sortes de marchands, chez lesquels on trouve des choses de luxe & d'agrément. Deux allées de jeunes marronniers règnent sur les côtés, & se prolongent dans toute la largeur du jardin. Au milieu d'un quinconce de tilleuls, se trouve un petit bassin de forme ronde, flanqué de quatre petits pavillons ovales, revêtus en treillages (1). Enchanté de ce qui s'of-

(1) Voyez le Guide des Amateurs, tom. II, page 265.

froit à ma vue, je reſtai quelque temps immobile. Je parcourus les galeries : tout me paroiſſoit merveilleux. Je me promis de revenir pour examiner plus particulièrement ce que je ne voyois qu'en maſſe. La différence que je remarquois entre le nouveau Palais-Royal, & ce que mon père m'avoit dit de l'ancien, me fit faire une réflexion dont je me ſus gré. Je me demandai, pourquoi l'on s'étoit tant fâché de la deſtruction de l'ancien jardin, puiſqu'on y avoit ſubſtitué un endroit charmant à tous égards. Je ne ſavois que me répondre, & je me contentai de penſer que l'on avoit eu tort de ſe plaindre, & que pour ce qu'il en coûtoit au Public, le Palais-Royal étoit au mieux comme cela.

CHAPITRE IV.

Palais projeté.

Un homme que je ne connoiſſois pas, mais qui me parut avoir plus d'eſprit que moi, me voyant déconcerté, & jugeant à mon air provincial que je n'étois pas inſtruit, s'approcha de moi avec un air engageant & perſuaſif qui m'inſpira de la confiance. — Il me paroît, Monſieur, que vous êtes nouvellement à Paris ? — Oui, Monſieur, depuis hier. — Tout ce qui s'offre à vos regards vous paroît étonnant ? — J'en conviens. — Eh bien, Monſieur, quoique je ne ſois pas connu de vous, j'eſpère que vous ne me

me refuserez pas le plaisir de vous être utile en cette circonstance. — Je vous suis obligé, Monsieur, & je vous avoue que vous me procurez une grande satisfaction. J'ai déja parcouru les galeries en pierre qui font le tour du jardin actuel, mais je ne sais ce que veulent dire ces petites baraques en bois léger, qui sont au bout du jardin & qui paroissent réunir les deux galeries dont je viens de vous parler. — Il est aisé de vous satisfaire à cet égard, Monsieur; je suis un des élèves de l'artiste ordonnateur de ces bâtimens; j'ai la confiance de cet architecte, & je ne crois point la trahir en vous faisant part de son projet. Il me fit rentrer au café, & me fit voir le plan du Palais projeté, qui servira de logement au Duc d'Orléans. Cette partie

neuve du côté du midi ſera de même architecture que les autres bâtimens, avec la ſeule différence que les pilaſtres cannelées ſeront des colonnes; il n'y aura qu'un ſeul étage ſurmonté d'un attique, ſix rang de colonnes formeront des promenoirs publics au rez-de-chauſſée. Une partie du premier étage de la façade ſera deſtinée à un *muſeum* où toutes les curioſités, raretés & productions de l'art ſeront raſſemblées.

Je remerciai le jeune élève des inſtructions qu'il me donnoit, & je le félicitai d'avoir pour modèle un artiſte auſſi ingénieux que M. Louis, que je connoiſſois déja de réputation. Je n'oſai le prier de me guider dans l'examen particulier que je voulois faire; il devina ma penſée. — Vous me paroiſſez curieux de

vous inſtruire ? — Oui, Monſieur, je l'avoue. — Je ne puis avoir ce plaiſir-là : j'ai des occupations qui me tiennent une grande partie de la journée. Où logez-vous ? — A l'hôtel Radziwil, près d'ici. Eh ! bien, vous êtes à ravir... il y a chez votre hôteſſe un garçon plein d'eſprit & d'intelligence, qui a pour ami celui qui parle pour Polichinel, & il lui reſſemble ſi fort, que le nom de Polichinel lui eſt reſté. Croyez-moi, ne vous fiez pas à d'autres. *Il a le corps de travers, mais il a le jugement droit.* Vous pourrez avec lui & par lui, connoître à fond le Palais-Royal. — J'ai l'honneur de vous remercier. — Adieu, Monſieur. — Votre très-humble ſerviteur. Je retournai à l'hôtel Radziwil, & j'envoyai chercher l'homme que l'on m'avoit indiqué. Il n'é-

toit pas chez lui : il arriva vers les ſept heures du ſoir, je l'invitai à ſouper & il l'accepta. Il m'aſſura qu'il connoiſſoit parfaitement le Palais-Royal, & qu'il me feroit entrer dans les plus petits détails ; nous fîmes nos conventions, il me donna parole pour le lendemain. Il ne manqua pas au rendez-vous, & après le déjeûner, nous partîmes pour aller faire notre examen.



CHAPITRE V.

Les Cafés.

Il y a ſous les galeries du Palais-Royal, en entrant par le paſſage du Perron, en face de la rue Vivienne, en ſuivant toujours à droite, cinq cafés ; ſavoir, celui du Caveau, de Conti ou de Chartres, de la Grotte Flamande, de Foi, le café Italien & le café Polonois. En deſcendant de l'autre côté, il n'y en a que deux, le café de Beaujolois & le café Méchanique qui ſe trouve ſous le veſtibule du côté de la rue des Bons-Enfans. D'après ce premier apperçu, je priai mon conducteur de me faire connoître ces cafés plus particulièrement. il y conſentit & nous entrâmes au premier qui ſe trouva devant nous.

CHAPITRE VI.

Le Caveau.

Ce café a pris ſon nom de l'emplacement qu'il occupoit preſqu'en face de la grande allée de l'ancien jardin du Palais-Royal ; c'étoit dans des ſalles voûtées que ſe tenoit ce café, probablement ce qui a déterminé le nom de Caveau que le Limonadier lui a donné, & qu'il a conſervé depuis, quoiqu'il ſoit bien différemment établi actuellement.

La ſalle que ce café occupe comprend quatre arcades, & ſe trouve dans une des ſituations les plus avantageuſes du nouveau Palais-Royal. Elle eſt grande & très-agréablement

décorée en perſpectives de différens genres, ornée de glaces placées avec intelligence. Celles qui ſont dans le fond du café réfléchiſſent preſque tout le jardin, de manière que l'on peut voir ce qui s'y paſſe ſans ſortir de l'endroit où l'on ſe trouve placé dans la ſalle. Les buſtes des Gluck, Sacchini, Piccini, Grétri, &c. poſés ſur des tronçons de colonnes, ajoutent à l'ornement & y donnent un nouveau prix.

Ce café eſt le rendez-vous des politiques, des beaux eſprits, des conteurs de nouvelles, des gens à projets, des agens de change, des ſpéculateurs & des oiſifs à prétention. Depuis dix heures du matin juſqu'à midi, les perſonnes habituées viennent y prendre leur taſſe de café à la crême, ou de cho-

colat, & s'en vont à leurs affaires. L'heure de la bourſe arrivée, l'on s'y rend en foule; & juſqu'à deux heures la galerie eſt embarraſſée de monde, qui, n'ayant pas pu pénétrer dans le café, reſte à la porte à diſcourir. Celui qui apporte une nouvelle eſt entouré de manière qu'à peine peut-on l'appercevoir. Chacun écoute attentivement & en ſilence. Quand l'homme à la nouvelle a fini ſon récit, chacun ſe retire, & va la répandre à ceux qui étoient trop éloignés du conteur, ou qui étoient occupés d'autres choſes. Alors c'eſt un bruit & un bourdonnement incroyables; chacun veut donner ſon avis, preſque tout le monde parle en même temps, & il faut être bien familiariſé à ce bruit pour comprendre quelque choſe. Les efferveſcens crient

pour persuader, tandis que l'homme raisonnable lui tourne le dos sans répondre, & va tranquillement dans un des coins du café réfléchir à ce que l'on a annoncé de nouveau. Il en est de même pour tous les objets intéressans. On trouve là tous les papiers publics tant françois qu'étrangers, ce qui est très-commode.

Après le dîner on vient prendre sa tasse de café, son petit verre de liqueur; mais on ne joue ni aux échecs, ni aux dames; les politiques se grouppent à différentes tables, & les oisifs se promènent.

Rien ne fait plus de tort à un jeune homme que de passer des journées entières au café. On le regarde ou comme un paresseux, ou comme un garçon sans conduite.

Le marchand retiré, le vieux gar-

çon aiſé, le joueur, le Gaſcon, peuvent aller, au café & y reſter toute la journée ſans que perſonne puiſſe y trouver à redire.

C'eſt là que l'on juge les ouvrages de littérature. On paſſe en revue les pauvres écrivains. Un opéra, une tragédie, une comédie, même après un ſuccès, trouvent des envieux ou des critiques; la ſatyre n'épargne perſonne; & tel prononce rigoureuſement ſur un ouvrage, qui ſouvent ne l'a pas vu. Je fus témoin d'une petite ſcène qui m'amuſa beaucoup. Un homme qui faiſoit l'orateur, & qui depuis un quart-d'heure blâmoit & décrioit un ouvrage d'un Auteur connu, mais dont je ne me rappelle pas le nom, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, avoit raſſemblé autour de lui une foule d'auditeurs. Il par-

ſoit avec une chaleur étonnante, geſticuloit, & ſembloit vouloir en impoſer à tout le monde par le ton qu'il affectoit. Un particulier un peu éloigné de la table où notre diſcoureur s'échauffoit tant, lui cria, ſans s'émouvoir : Ce que vous dites-là, Monſieur, n'eſt pas juſte. — Comment, Monſieur, vous pourriez me prouver le contraire ? dit le beau parleur avec vivacité! — Très-certainement, Monſieur. — Oh ! celui-là eſt plaiſant ! je ſoutiens l'ouvrage déteſtable, & vous avez tort de prendre parti contre moi ; j'ai lu l'ouvrage & je vous aſſure .... que vous ne l'avez pas lu. En voici la preuve. Je ſuis l'Auteur de l'ouvrage contre lequel vous vous déchaînez ; voilà mon manuſcrit, & il n'eſt pas encore ſorti de ma poche.—Je vous ſoutiens

encore que j'ai lu... — Vous avez raiſon : vous avez lu le titre dans le proſpectus. Adieu, Monſieur, une autrefois vous ſerez plus prudent. L'Auteur ſortit, l'on ſe mit à rire ; mon prétendu bel eſprit tâcha de réparer ſa ſottiſe ; on le quitta, & il ſortit tout honteux. Je me promis de ne jamais être Auteur, puiſque l'on ſe trouvoit expoſé à paſſer par la cenſure de pareils perſonnages. Mon compagnon me raſſura en me nommant des perſonnes éclairées dont la critique étoit toujours fondée ſur la raiſon, & qui vengeoient les écrivains de ces petits inſectes littéraires.

Ce café eſt parfaitement éclairé le ſoir par des lampes à la Quinquet. Chaque lampe eſt placée dans un bocal de cryſtal ſoutenu par deux guirlandes qui viennent ſe rejoindre au cen-

tre ; cette lumière eſt très-vive, & ces lampes exigent beaucoup de ſoins de la part des garçons Limonadiers.

Mon Conducteur voulut abſolument me régaler ; il me pria de lui permettre de payer ce que nous avions pris dans ce café ; j'y conſentis pour ne pas lui déplaire, & nous nous diſposâmes à ſortir pour aller ailleurs.

Ce café eſt très-bien aſſorti en liqueurs tant nationales qu'étrangères ; mais ce qui m'étonna fut de voir payer ſix ſous une taſſe de café, ſix ſous un verre d'eau-de-vie, & tout le reſte plus cher ; lorſque dans Paris & tout près de mon hôtel, rue Neuve des Petits-Champs, on avoit apporté chez moi du café très-bon à cinq ſous, & de la très-bonne eau-de-vie à quatre ſous le petit verre. Je demandai la raiſon de cette augmen-

tation. On me répondit que c'étoit l'uſage ; que cet uſage avoit été établi au Palais-Royal par le maître du café du Caveau, & que les autres cafés l'avoient adopté. — Mais je ne vois pas de différence pour les qualités.? — Pardonnez-moi, demandez au garçon. Il vous dira : notre eau-de-vie d'Orléans eſt du Cognac tout pur, & notre café Bourbon eſt du Moka. Croyez ce qu'il dit, ou n'y croyez pas, peu lui importe. Payez ſix ſous, ou n'allez pas prendre votre café au Palais Royal (1). De quoi vous plaignez-vous, ſi tout ce que l'on vous a fourni eſt bon?

---

(1) Le *Café du Pont S. Michel* eſt un des meilleurs de Paris; ſes liqueurs, ainſi que tout ce qui s'y débite, ſont de la première qualité, quoique la taſſe de café ne s'y vende que cinq ſous.

CHAPITRE VII.

Café de Conti ou *de Chartres.*

Ce café eſt ſitué ſur la même ligne de celui du Caveau, & fait l'encoignure du veſtibule qui eſt du côté de la rue de Richelieu; il comprend trois arcades en face du jardin & trois en retour vis-à-vis l'entrée du ſpectacle de Beaujolois. Son expoſition eſt très-avantageuſe; auſſi eſt-il un des plus fréquentés. Ce café eſt le rendez-vous des gens d'affaires & des commis, des joueurs de dames & d'échecs, & des amateurs du ſpectacle de Beaujolois. Il eſt proprement décoré, & tout ce qui s'y vend eſt aſſez bon. On y paye tout auſſi cher qu'à celui du

Caveau, pour ſe conformer à l'uſage établi. Le Public eſt tellement habitué à ces prix, que je ſuis perſuadé qu'il ne prendroit rien dans un café du Palais-Royal, ſi l'on vendoit quelque choſe à meilleur marché, quand bien même elle ſeroit d'une qualité ſupérieure. Les papiers publics occupent la plupart des oiſifs, & on en voit ſouvent tenir pendant une heure un papier Anglois, qu'ils ne peuvent pas lire, & cela pour avoir l'air d'être inſtruits. D'autres ſe promènent toute la journée dans le café, & viennent ſe coller de temps en temps contre les vitres pour voir les paſſans, ce qui forme des tableaux plaiſans à voir du jardin; les têtes ont l'air d'être encadrées. L'homme d'un certain âge vient à trois heures prendre ſa taſſe de café, enſuite va

s'asseoir le long des vitrages qui font face au spectacle, & reste là constamment jusqu'au soir, les deux mains appuyées sur sa canne, & le menton alongé sur ses deux mains. Plus loin le solliciteur d'affaires en habit noir, coëffé d'une perruque nouée, parle avec chaleur & à demi-voix à un pauvre diable qui lui a donné ses affaires à arranger; il prend souvent du tabac, en offre à tous ceux qui sont près de lui, pour tâcher d'inspirer de la confiance aux auditeurs. Il a toujours beaucoup de paperasses dans ses poches, & de temps en temps les en tire, & feint de chercher un petit papier qu'il est bien sûr de ne pas trouver parmi les autres : cela lui donne un air intrigué qui fait que l'on se demande, quel est donc ce Monsieur là? C'est tout ce que mon homme desire.

Il se lève avec pré cipitation, & sort pour ainsi dire, en courant, afin de paroître actif & sérieusement occupé. Près des tables des Joueurs de dames & d'échecs, les oisifs se rassemblent; les paris s'engagent, & les Joueurs sont presqu'étouffés par les regardans. Parmi ces oisifs, il y en a qui ne sortent pas du café; on les y trouve à toute heure; ils en sont comme les piliers; ils ne vivent que du jeu, & leurs revenus, par conséquent, sont très-minces. Les clercs de Procureur, les petits-maîtres, les abbés, les jeunes avocats, les officiers, les avares, les intrigans s'y trouvent réunis sur les trois heures après midi. Celui-ci, vêtu d'un frac élégant & à la mode, le chapeau sur l'oreille & une baguette d'épine à la main, entre, voltige, va près

du comptoir, ne s'aſſied pas, prend un petit verre d'huile de roſe, regarde l'article des ſpectacles à la fin des Journaux, & diſparoît. Celui-là entre lourdement, ſe place près du poële, prend ſa taſſe de café, demande les papiers publics, ſe lève & va ſe mettre dans un coin pour les lire tous. Par-ici vous voyez un Commis ſans place qui vient voir tous les jours ſi ſon article eſt inſéré dans les Petites-Affiches; il reſte toute la journée ſans rien prendre, s'amuſe à voir jouer, & ſort pour aller dans ſa petite chambre garnie, après avoir modeſtement ſoupé avec une bavaroiſe au lait & un petit pain. Par-là ſont les fabricans de nouvelles & d'anecdotes; ils paſſent en revue toutes les femmes, & chacun raconte ſes aventures. « Connoiſſez-vous Ma-

» dame une telle ? — Oui, vraiment,
» & très-particulièrement ; elle a été
» entretenue pendant quatre ans par
» un financier que je connois ; j'ai fait
» ma cour, j'ai été écouté ; on a laissé
» le financier, & j'ai été le préféré.
» Nous nous sommes quittés sans hu-
» meur, & l'on prétend que la dame
» s'est jetée dans la dévotion. — A pro-
» pos de dévotion, voyez-vous cette
» jeune personne qui se promène avec
» une dame d'un certain âge ? elle est
» charmante cette enfant-là. Quelle
» modestie ! que de décence ! Eh bien,
» si vous voulez approcher cette belle,
» il faut plaire à la dévote. Elle vous
» paroît sévère & ne l'est point du tout ;
» mais il ne faut pas vous aviser de
» parler tendresse à la fille, la mère
» vous dévisageroit ; elle est jalouse,
» & croit que ses charmes surannés

» doivent être d'un mérite bien supé» rieur à ceux de sa fille. Si vous vou» lez, je vous ferai connoître dans la » maison. — Avec plaisir. — Eh bien, » venez ». Les étourdis sortent en riant, & vont à la poursuite de ces femmes. Je les suivis de l'œil, & je les vis effectivement les aborder, les saluer, leur parler & sortir du jardin avec elles. Mon conducteur s'apperçut que je trouvois étonnant qu'en si peu de temps l'on pût faire des connoissances. — Oh! rien n'est plus facile ici, & vous pouvez en faire l'épreuve ce soir même si vous le voulez. Vous en trouverez à la promenade plus que vous n'en pourrez faire, & je vous dirai ce qui les rend si faciles.



CHAPITRE VIII.

Le Café de la Grotte Flamande.

CE café comprend deux arcades, nos. 70 & 71, près la Salle des ventes publiques. Un des Directeurs du ſpectacle de Beaujolois, le ſieur G... étoit aſſocié avec le Limonadier qui, actuellement, le tient ſeul. Ce Café n'a rien de remarquable ; il ſert d'entrée à la Grotte qui eſt deſſous dans les caves, & dont je parlerai à l'article des Reſtaurateurs. Il eſt très-peu fréquenté dans le jour, mais ſur le ſoir on y va boire de la bière angloiſe; il eſt peu décoré, & n'a pas beſoin de l'être davantage. Le petit bourgeois conduit ſa femme le Dimanche au

Palais-Royal, & entre à ce café pour y régaler ſa chère moitié : un pot de bière fait l'affaire. Le garçon marchand, bien poudré, bien friſé, donne le bras à la bourgeoiſe, & le papa donne le ſien à ſa fille : ces petits quadrilles bourgeois ſont très plaiſans. L'homme a mis ſa perruque neuve ; la femme meſquinement à la mode, eſt vêtue d'une robe d'indienne coupée en lévite ; la petite fille a un fourreau de mouſſeline, & ſe tient bien droite pour faire honneur à ſa maman & plaire au jeune homme qu'elle doit épouſer. A différentes tables vous voyez les prêteurs d'argent deux à deux ; ils calculent en buvant de la bière, les intérêts qu'ils prendront à celui qui a beſoin d'eux. Peignez-vous des figures bourgeonnées, des regards avides, des têtes

sèches & décharnées, & vous aurez une idée de ces vautours. Ils fréquentent ce café plutôt qu'un autre, parce qu'il n'y va pas tant de monde, & qu'ils ſont plus libres de parler de leurs affaires.

Ce café a vue ſur le Jardin, & de l'autre côté ſur la rue de Montpenſier; on y prend du café & des liqueurs comme aux autres, & on y eſt également bien ſervi au même prix.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Café de Foi.

C'est un des plus anciens cafés du Palais-Royal ; il étoit ouvert dans la rue de Richelieu, & servoit de passage pour descendre au Jardin, où il y avoit un petit comptoir. A l'instant de la construction des bâtimens actuels, il a quitté la rue de Richelieu pour venir s'établir au nouveau Palais-Royal. Ce café est le plus grand, le plus beau, & un des plus honnêtes ; il comprend sept arcades ; les murs sont revêtus d'une boiserie dont la sculpture est d'un travail délicat & précieux. C'est là que se rassemblent les gens du bel air ;

il eſt toujours très-fréquenté, ſur-tout le ſoir. Il fait un grand débit de glaces dans l'été. Les femmes de qualité, les abbés, les financiers, les élégantes, les petits-maîtres ſe raſſemblent dans le Jardin en face du café, & les garçons Limonadiers ne font qu'aller & venir, en portant des glaces à tout le monde. La recette eſt conſidérable, malgré les frais dont ce café eſt chargé. Quelques filoux ſe ſont imaginés d'eſcamoter les petites cuillers d'argent que l'on ſert avec les glaces, en en ſubſtituant d'autres qui ſont argentées; on en a arrêté déja pluſieurs qui s'amuſoient à ce petit jeu-là. Ce café étoit le ſeul à qui l'on eût permis de donner des liqueurs, & de ſervir dans le Jardin; à préſent tous les cafés ſe ſont réſervés cette jouiſſance, en ſe ren-

dant propriétaires des arcades qu'ils louoient auparavant. Ils ont obtenu la même permiſſion que celle qui avoit été accordée au café de Foi ; ce qui, cependant n'eſt pas fort agréable pour le Public ni pour la vue : les tables qui ſont dreſſées dans le Jardin ſont un vilain effet, & donnent l'idée d'une guinguette. Mais enfin c'eſt comme cela, & l'on s'habitue peu-à-peu à les voir. La vieille Comteſſe à la tête branlante arrive au Palais-Royal avec un vieux Chevalier de S. Louis qui lui donne la main. Ce mannequin enluminé reſte dans le Jardin depuis cinq à ſix heures du ſoir juſqu'à neuf. On prend une glace, pour faire voir que les feux de la jeuneſſe ne ſont pas encore éteints chez elle ; elle eſt environnée de vieux Militaires, de Financiers à

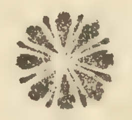
groſſes perruques, à cannes à pommes d'or & à ſouliers carrés. Pour tableau d'oppoſition, l'élégante eſt avec le petit Chevalier; elle folâtre, rit, & tourne en ridicule toutes les autres femmes qui paſſent; le badin Chevalier, la chaiſe penchée, les jambes croiſées, joue avec l'éventail de la belle, ou parle de ſpectacle, de modes, de parure; la ſoirée ſe paſſe, & le léger, l'inconſtant Chevalier reconduit & ſoupe avec la jolie femme, qui demain gémira du départ du charmant papillon. Cet endroit du Jardin eſt le ſeul où les femmes s'arrêtent, mais elles n'entrent jamais dans le café.



CHAPITRE X.

Café Italien.

Ce café s'eſt établi le dernier dans les nouveaux bâtimens ; il n'eſt pas ſpacieux, mais il eſt très bien décoré ; les peintures du plafond ſont faites avec goût, le poële a la forme d'un globe aéroſtatique, & eſt ſurmonté d'un enfant repréſentant un génie. Ce café n'eſt pas beaucoup fréquenté ; mais il a ſes habitués, & eſt bien compoſé.



CHAPITRE XI.

Café de Valois.

SITUÉ ſous les Galeries du côté de la rue des Bons-Enfans ; ce café eſt ſimple, mais proprement & décemment décoré. Il a vue ſur la rue de Valois & ſur le Jardin. Ce café eſt le rendez-vous des gens tranquilles & ſans prétention. Il n'y va pas beaucoup de monde, parce qu'il eſt trop éloigné de l'endroit choiſi pour la promenade & des ſpectacles. On y joue aux dames, aux échecs & au domino, & le ſoir les tables ſont paſſablement garnies de monde.

CHAPITRE XII.

Café mécanique.

FAISANT le coin de la rue de Montpenſier, & ayant ſon entrée ſous le veſtibule du côté de la rue des Bons-Enfans; il n'eſt pas richement décoré; mais il eſt propre, ſans élégance. Un nommé Belleville, homme à projets, chercha les moyens de s'établir au Palais-Royal; il s'aſſocia à un homme induſtrieux & inventif qui, pour attirer du monde à ce café, imagina d'y faire quelque choſe d'extraordinaire. Il y réuſſit, & l'on courut voir le café mécanique. En voici l'idée: les tables de marbre ſont ſupportées

par deux tronçons de colonnes creuſes qui répondent aux caves qui ſont deſſous le café. La Limonadière a dans ſon comptoir un porte-voix dont elle ſe ſert pour avertir les garçons qui ſont dans les caves.

A peine avez vous fait vôtre demande, qu'une petite porte de fer qui eſt au niveau de la table, s'ouvre avec bruit, & il monte, par la colonne, un ſervice à-peu-près de dix-huit pouces de haut, dans lequel vous trouvez ce que vous avez demandé. Cette manière de ſervir le Public eſt originale dans un café, & a parfaitement réuſſi. Cependant le ſieur Belleville, ayant préféré l'entrepriſe d'un petit ſpectacle de Variétés à Bordeaux, vendit ou céda à ſon aſſocié qui depuis l'a cédé lui-même au ſieur

Tanrés qui en eſt le maître actuellement.

Depuis ce nouveau propriétaire, le monde eſt revenu au café mécanique qui n'étoit pas fourni comme il eſt actuellement, par le peu de moyens des premiers Entrepreneurs.

Ce café n'eſt pas beaucoup fréquenté pendant l'été, parce qu'il eſt trop loin de la promenade mais il eſt plein de monde dans l'hiver, ſitôt que le ſoir vient. Les femmes vont à ce café, & très ſouvent on y voit des élégantes aux têtes emplumées. La curioſité y attire la plupart de ceux qui y viennent. Rien n'eſt ſi plaiſant que de voir l'homme qui ne s'attend pas à l'effet dont je viens de parler, reſter muet & interdit & quelquefois même reculer d'effroi en voyant arriver du deſſous ce qu'il a demandé

à la maîtresse. On reçoit à ce café toute sorte de monde indifféremment; ce mélange le rend amusant. On y trouve la paysanne endimanchée, le recruteur & sa princesse, le bourgeois & sa femme, l'enfant avec sa gouvernante, le clerc tonsuré avec le commis, l'écrivain public & le moine, le coëffeur avec la grisette, & la fille publique avec le calottin. Ceux qui ne peuvent ou n'osent entrer, restent en dehors à regarder, à travers les vitres, les services qui montent & descendent, & la curiosité les y retient des heures entières.

Ce café n'est pas spacieux, & il ne faut pas beaucoup de monde pour le remplir. On y trouve tous les papiers publics, ce qui est agréable : mais si vous voulez les lire, il faut vous y prendre de bonne heure, car sitôt

que le monde viendra un peu en foule, on enlèvera les papiers, afin de vous forcer à prendre quelque rafraîchissement, & que vous ne restiez pas à vous amuser à lire sans rien prendre, ce qui ne feroit pas le compte du Limonadier. Le Dimanche, tous les papiers sont serrés, parce que l'on suppose qu'il viendra toujours assez de monde, sans que la lecture soit nécessaire pour en attirer. On ne joue à aucun jeu dans ce café, & cela pour la même raison. Une seule lampe à plusieurs branches, placée au centre, éclaire suffisamment ce café, qui gagneroit peut-être davantage s'il s'en tenoit à vendre au prix courant de la ville, sans imiter ceux qui sont sous les galeries du Palais-Royal (1).

(1) Il y a à la porte d'entrée de ce café, du côté du péristile, une boîte aux lettres pour la grande poste.

On me fit remarquer un petit homme original, qui entroit au café, il paroît avoir cinquante ans, parle mal françois, & est né Espagnol. Ce petit personnage est devenu libertin, de sage qu'il étoit, cela lui a pris comme une migraine ; il dépense beaucoup d'argent avec les femmes, & se ruine peu-à-peu. Il achette tous les bijoux qui lui font plaisir ; ensuite les porte au Mont-de-Piété pour se remettre en argent. Il a fait connoissance avec un ou deux Juifs qui le ruinent, & qu'il croit de fort honnêtes personnes. Quelqu'un voulut l'avertir de la sottise qu'il faisoit en fréquentant de pareils gens. Mon petit homme se mit en fureur, & dit avec l'œil étincelant : *De quoi mêle vous pour dire mal de l'autre quand il est pas pour dé-*

fendre lui ? Il se démenoit comme un énergumène, & sa difficulté de parler ajoutoit encore à son ridicule. Il veut compter ses affaires à tout le monde, & paroît cependant soupçonneux & défiant. Il tira de sa poche un paquet de reconnoissances du Mont-de-Piété, qu'il étala sur le poële qui est au milieu du café; il se fâcha de ce qu'on l'avertissoit de ne pas laisser traîner ses papiers, parce qu'il pourroit en perdre. *Tous frippons ici donc pour moi voler*, s'écria-t-il ? L'on se mit à rire à son nez, il se fâcha davantage & partit comme un éclair.



CHAPITRE XIII.

Les Reſtaurateurs.

Il y a pluſieurs Traiteurs de ce nom au Palais Royal; les plus connus ſont la Barrière, Huré, la Taverne Angloiſe & la Grotte Flamande. Les deux premiers ſont établis, l'un à droite, l'autre à gauche du paſſage du Perron. Tous les hommes à prétentions vont chez le Reſtaurateur, & l'on regarderoit de mauvais œil celui qui diroit qu'il a très-bien dîné chez le Traiteur. On a attaché une ſingulière importance à ce mot Reſtaurateur, & l'on ne peut ſe rendre compte du motif d'adoption. Voici comme l'on y eſt ſervi : les ſalles ſont

vaſtes & garnies de tables couvertes de toile cirée verte, ce qui donne un air de propreté que la toile ne peut conſerver long-temps. On entre, l'on choiſit la table que l'on veut; auſſitôt le garçon vous apporte une feuille de papier encadré, ſur laquelle vous trouvez tout ce qui peut flatter votre goût; les prix ſont au bout de chaque article, de manière que vous pouvez être sûr de votre dépenſe; ce qui, peut-être, eſt aſſez bien vu; car l'on vend tout à un prix ſi exorbitant, que l'on pourroit fort mal dîner avec ſix francs. Que les denrées ſoient plus ou moins chères, les prix du Reſtaurateur ſont toujours les mêmes. Les perſonnes qui y vont journellement ſont des Chevaliers de S. Louis, des jeunes Officiers, des premiers Commis de finance, des Provinciaux

qui viennent à Paris manger leur bien, des joueurs, des libertins & des filles. Les femmes honnêtes & du bon ton n'y vont jamais. Il y des chambres particulières où l'on dîne & où l'on soupe avec l'elégante que l'on y conduit ; ces duo ou quatuor coûtent toujours fort cher à celui qui s'avise de vouloir conduire des femmes chez le Restaurateur. Les salles au rez-de-chaussée ne sont fréquentées que par des hommes ; il y règne un silence profond ; chacun se regarde sans se parler; on se tient d'un air gêné ; il faut avoir bonne mine en mangeant un potage ; & tel joueur aujourd'hui affecte un air dédaigneux sur les objets qu'on lui présente, qui, hier, eût été trop heureux d'avoir un dîner mesquin. Il faut être bien vêtu pour avoir entrée chez un Restaurateur,

ce qui fait croire que toute la ſalle eſt bien compoſée ; & quoiqu'il s'y gliſſe des fripons, des eſpions, des filoux, ils ſont ſi bien déguiſés & couverts ſi décemment, que l'œil de l'honnête homme ne peut les diſtinguer. Le moindre vin eſt à vingt ſols la bouteille de *Sèves*, & bien des gens délicats ſur cet article le trouvent auſſi-bien travaillé & auſſi bon que le meilleur vin poſſible à dix ſous la pinte, qui ſe vend communément dans les cabarets de Paris. Cette réflexion en fait vendre d'autre encore plus cher, & qui n'a ſouvent pas de différence ; il ſuffit qu'il ſoit à un plus haut prix pour que l'on s'imagine qu'il eſt meilleur que le précédent. Quoique l'on ne ſoit pas malade, il eſt d'uſage parmi les petits-maîtres de prendre un con-

ſommé, ce qui ſe fait ſur-tout le ſoir, parce que cela a l'air de la petite ſanté. Rien n'eſt ſi mauvais que ces conſommés-là, me dit mon conducteur ; il n'entre pas dix gouttes de bouillon dans la plupart ; c'eſt de l'eau chaude dans laquelle on jette de la ſauce d'aloyau pour y donner de la couleur ; s'il s'en trouve un de bon, c'eſt une eſpèce de haſard, puiſque le bouillon eſt employé à faire des coulis.

Rien n'eſt ſi plaiſant que la contenance des perſonnes à table. Là, vous voyez un élégant coëffeur, mis à la mode, couper ſon pain d'abord avec ſon couteau, enſuite le rompre avec deux doigts pour ſe donner des graces, en montrant en l'air les trois autres doigts arrondis. Ici, le vieux militaire accoudé ſur la table, roule pendant trois

minutes entre les deux mâchoires, un morceau qu'il ne peut plus broyer faute de dents, ce qui lui fait ſouvent faire une grimace effroyable. D'un côté le gros commis à la face bourſouflée, au double menton, mangeant avec lenteur, a l'air d'étouffer en avalant ſes morceaux; il boit ſouvent à grand verre, & vous regarde comme pour vous dire, je me porte bien, moi! De l'autre, c'eſt un jeune homme, vêtu d'un habit un peu ſec, taille fine & furtive, ſe frottant les mains de temps en temps avec un air de ſuffiſance, & jouant ſur la table avec le manche de ſon couteau, & qu'à ſa vivacité en mangeant on reconnoît aiſément pour un cadet de Gaſcogne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on eſt très-proprement ſervi chez tous les Reſtaurateurs, ce qui dédommage

de l'ennui qu'on y éprouve de ne pouvoir ſe communiquer les uns avec les autres ; il eſt même dangereux de dire trop ouvertement ſa façon de penſer, fût-ce même à un ami avec qui l'on eſt à table. Vous êtes écouté par un eſpion qui n'a pas l'air de faire attention à votre converſation, & vous êtes tout ſurpris d'être arrêté le lendemain, ſans ſavoir pourquoi.

Les cuiſines des Reſtaurateurs ſont dans les caves au-deſſous des ſalles, ce qui devient bien déſagréable, inſupportable même aux perſonnes qui paſſent le long des ſoupiraux qui donnent ſur la rue ; on eſt ſuffoqué & preſque étouffé par les vapeurs de charbon & l'odeur mélangée des ragoûts que vomiſſent ces ſoupiraux. Le plus en réputation de ces Reſ-

taurateurs eſt la Barrière, & perſonne ne peut dire au juſte pourquoi cette préférence. Peut-être la proximité du ſpectacle en eſt la principale cauſe, en ce que les filles y mènent les bons amis dont elles y ont fait connoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, on y eſt fort bien & très-commodément.

La Grotte Flamande eſt encore de l'invention du ſieur Teſſier. Elle a ſon entrée principale par le café qui porte ſon nom & l'autre par le N°. *69*. Après avoir deſcendu une vingtaine de dégrés, vous vous trouvez dans les caves qui comprennent tout le deſſous depuis le café juſqu'au logement du Suiſſe près la principale entrée du ſpectacle de Beaujo ois. Ces caves ſont on ne peut mieux décorées; les unes repréſentent des

rochers, d'autres des perſpectives en treillages: à l'entrée de la grotte on trouve une figure coloſſale repréſentant Moyſe qui touche de ſa baguette un rocher qui marque une fontaine d'où l'on tire de l'eau. Cette grotte eſt éclairée par des lampes à la Quinquet, qui, malgré leur grand éclat, laiſſent des parties ſombres qui font un très-bon effet : l'on n'y mange qu'à la clarté des bougies qui ſont ſur les tables. Il y a des cabinets particuliers où les libertins & les filles ſoupent. Les autres endroits ſont pour les perſonnes qui viennent à la grotte, ſoit par curioſité, ou ſeulement pour dîner ou ſouper avec un ami. On n'étoit pas ſupérieurement ſervi chez ce reſtaurateur, & tout y eſt auſſi cher que chez les autres. Mais depuis que le Limonadier actuel n'a plus d'aſ-

ſocié, on y eſt beaucoup mieux. Les habitués de la Grotte Flamande ſont le plus communément des joueurs, des comédiens des Variétés ou des Beaujolois, des filles, des petits-maîtres, des garçons marchands endimanchés. On vous apporte, comme chez les autres, une carte encadrée ſur laquelle vous faites un choix. Si vous voulez faire un forfait de votre ſouper ou de votre diner, ayant pluſieurs amis à traiter, vous allez trouver un commis dont le petit bureau eſt ſitué dans une niche pratiquée dans une eſpèce de petit corridor aboutiſſant aux cuiſines. Là vous vous diſputez tant que bon vous ſemble; mais le commis adroit & fin, & qui a la réputation d'avoir de l'eſprit, vous parle tant, qu'enfin il vous perſuade, & en croyant avoir bien mé-

nagé votre dépenſe, vous êtes tout ſurpris lorſqu'il vous en a coûté auſſi cher que ſi vous n'euſſiez pas été parler au beau diſcoureur. Rien ne ſort de la cuiſine ſans que ce commis n'en prenne note, & c'eſt lui qui envoie la carte de la dépenſe ſitôt qu'on la demande. L'on prend de la bière dans le café qui eſt au-deſſus de la grotte, mais on ne peut en prendre *dans la Grotte*, à moins que l'on ne la paie exorbitamment. Le vice qui craint le grand jour, jouit de toutes ſes prérogatives à la Grotte Flamande ; les femmes honnêtes n'y deſcendent jamais, & cependant l'endroit eſt agréable, & dans l'été les ſoupers y ſont délicieux.

Le plus élégant des Reſtaurateurs eſt le nommé Beauvilliers, qui tient auſſi la Taverne Angloiſe ; il eſt établi

bli ſous les arcades qui ſont du même côté que le petit ſpectacle des Ombres Chinoiſes. La ſalle à manger eſt au premier étage, & très-agréablement décorée en papiers chinois ; une lampe formant le globe, & à pluſieurs branches, éclaire parfaitement la ſalle. Les tables ſont faites en bois d'acajou, & les chaiſes travaillées avec goût. Tout y eſt plus cher encore que chez tous les autres Reſtaurateurs, ce qui empêche bien des perſonnes d'en approcher. Les habitués ſont des officiers de diſtinction, de riches militaires décorés, des gros marchands ; en général la ſociété eſt la mieux compoſée. C'eſt le rendez-vous des jeunes gens les plus qualifiés, & qui ſont à Paris, ſoit pour affaires ou par ſimple curioſité. Les gros joueurs y viennent auſſi, &

amènent avec eux les filles les plus élégantes : le ſilence ne règne pas chez ce Reſtaurateur comme chez les autres, & la gaieté préſide à ces repas.

Dans les caves au-deſſous, eſt la Taverne Angloiſe qui a quelque rapport à la Grotte Flamande, à l'exception que les caves ſont ſéparées en petits cabinets proprement décorés en treillage peint & en rocailles. On y boit de la bière & autres liqueurs, & l'endroit eſt très-commode pour entretenir un ami en particulier.

Le couvert Eſpagnol eſt une table d'hôte qui ſe tient près du café de Foi ſous les galeries de pierre ; on y paie quatre francs par tête, la taſſe de café compriſe. Cette table eſt compoſée de douze perſonnes, & les gourmands y ſont ſouvent fort

mal à, l'aiſe lorſqu'il ſe trouve parmi eux quelqu'un de bon appétit. Ce ſont pour la plupart des premiers commis, des vieux militaires ou des politiques qui fréquentent cet endroit, où le prix fixe de votre repas vous engage à y revenir; de manière que ce ſont preſque toujours les mêmes perſonnes à table, ce qui, en inſpirant de la confiance par l'habitude de ſe voir, anime la converſation, & rend agréable le repas qu'on y prend.



CHAPITRE XIV.

SPECTACLES.

Les Ombres Chinoifes.

Le premier fpectacle, établi dans les nouveaux bâtimens, eft celui des Ombres Chinoifes. Le monde s'eft porté en foule à ce nouveau genre de divertiffement dont le fieur Séraphin eft l'Auteur & le Directeur. On y donne tous les jours une repréfentation à fix heures du foir, & les Fêtes & Dimanches deux repréfentations, la première à cinq heures, & la feconde à fept. Ce que l'on appelle le petit peuple ne va pas fouvent aux Ombres Chinoifes; mais en

revanche le bon bourgeois, la bonne compagnie même ſe donnent ce plaiſir. J'entrai, & je fus fort bien placé pour mes vingt-quatre ſous, dans un ſallon proprement arrangé & ſuffiſamment éclairé. Il n'y a point d'orcheſtre; un clavecin, aſſez bien touché par M. Mozin l'aîné, ſuffit pour remplir les intervalles des ſcènes que l'on y repréſente. Toutes ces petites ſcènes ſont faites avec intelligence; on y rit beaucoup & cela ſuffit. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que l'on reſte deux heures entières à chaque repréſentation ſans ennui décidé. Il faut apparemment qu'il y ait un charme que l'on ne peut définir. En effet, ne diroit-on pas que l'on va s'ennuyer en voyant des petites figures noires, hautes de ſept à huit pouces au plus, dont les mouvemens, à la

vérité, ſont bien rendus, mais dont la figure eſt ſans expreſſion, & d'entendre des voix d'hommes & de femmes exprimer ce que la figure repréſente? On ſe prête cependant à cette illuſion, & l'on va tous les jours aux Ombres Chinoiſes.



CHAPITRE XV.

Petits Comédiens.

Le Spectacle, connu ſous le nom des Petits Comédiens de ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Comte de Beaujolois, doit ſon invention au fameux Teſſier, Inſtituteur & Directeur des élèves de l'Opéra aux boulevards du Temple. Un des Directeurs de ce ſpectacle trouva un protecteur dans M. l'Abbé B.... & autant pour procurer un ſoulagement & un établiſſement à un père de famille, que pour attirer du monde au Palais-Royal, il donna, du conſentement de ſon Alteſſe, une permiſſion aux ſieurs Teſſier & Gardeur,

d'établir un Spectacle de Marionnettes. Ces Marionnettes étoient hautes de trois pieds, bien faites & richement habillées ; on trouva des chanteuses & des chanteurs qui s'engagèrent à parler & à chanter dans les coulisses pour les Marionnettes qui étoient sur la scène.

On courut d'abord à ce spectacle ; la nouveauté y attira du monde ; mais le Spectateur fut bientôt las de ce genre. Il déserta malgré les petites pièces nouvelles. Plusieurs personnes intelligentes qui s'intéressoient au sort de ce spectacle, imaginèrent de substituer des enfans aux insipides Marionnettes. On essaya de ce genre de Pantomime des Grecs, & le Public revint en foule pour entendre de bonne musique exécutée par un orchestre nombreux bien composé, &

qui, de jour en jour, devient meilleur. Il eſt vrai qu'il règne un ſi parfait accord entre le parleur & chanteur de la couliſſe, & l'enfant qui mime ſur la ſcène, l'illuſion quelquefois a été ſi complette, qu'il s'eſt fait de très-gros paris que c'étoit l'enfant qui chantoit & parloit. Les Comédiens Italiens firent interdire ce Spectacle. Cependant les Directeurs firent un arrangement, & le Spectacle reprit ſa vigueur. J'y fus entraîné en ſortant du café, & je fus enchanté de la beauté des foyers richement décorés en arabeſques, & parfaitement éclairés. Je n'y retournai plus, parce que je voyois preſque tous les jours la même choſe ſur l'affiche: on prétend que cela vient de la difficulté qu'il y a de monter un bon Opéra. Le garçon Limonadier qui rode

dans ce Spectacle, m'instruisit plus particulièrement. — Il y a déja un répertoire assez considérable, dit-il ; mais c'est le pays de l'intrigue que ce Spectacle-là. Si vous êtes ami d'un des Directeurs, à coup sûr l'autre fera tout pour vous contrarier. Eh! puis d'ailleurs il importe peu à ces Messieurs que le poëme d'un de leurs Opéra soit bien fait, bien conduit, pourvu que le musicien-compositeur ait de la réputation. Ils s'imaginent que cela suffit. L'Auteur des paroles est toujours mal payé, & celui de la musique souvent beaucoup trop (1). Et mon garçon Limonadier me rap-

(1) Le célèbre Gluck partageoit avec l'Auteur du poëme, & l'on prétend qu'il pensoit juste.

pela, au ſujet des Auteurs, une petite anecdote dont il avoit été témoin. On venoit de repréſenter une pièce intitulée Colin & Colette : elle avoit été ſifflée d'un bout à l'autre ; l'Auteur, ſans être ému, demanda le prix dont il étoit convenu pour ſa pièce ; on lui apporta l'argent, & en le lui comptant, le Régiſſeur qui regrettoit une ſomme ſi mal employée, lui dit, c'eſt payer furieuſement cher quelque choſe de mauvais. Qu'appelez vous, mauvais ? reprit l'Auteur ; vous êtes vous imaginé que je vous donnerois de l'eſprit pour cinquante écus ? Il prit ſon argent, ſe mit à rire & diſparut. — En m'en allant, je me mis à rire auſſi en réfléchiſſant à ce que venoit de me dire le garçon Limonadier, & je me demandois comment il étoit poſſible

d'avoir de l'efprit pour cinquante écus : & l'on trouve des Auteurs ! ah !

Ce Spectacle eft un des plus agréables du Palais-Royal ; le prix des places en a éloigné le petit peuple, la falle eft brillante, & les élégantes s'y réuniffent, ce qui forme un coup d'œil très-intéreffant. Les ballets y font bien exécutés, & les aimables enfans acteurs de ce Spectacle donnent tous les jours de nouvelles preuves de leur intelligence, tant dans les pièces mimées, que dans celles où ils parlent eux-mêmes.

Depuis que l'on a fubftitué des enfans aux automates, des Auteurs eftimables & dont les talens font connus, fe font fait un plaifir de travailler pour ce théâtre. Prefque toutes les pièces y font faites avec goût, & repréfentées avec foin. On

diſtingue parmi les chanteurs & chanteuſes pluſieurs perſonnes de mérite, ainſi que dans l'orcheſtre qui eſt un des meilleurs de tout Paris.



CHAPITRE XVI.

Les Variétés.

Le Spectacle des Variétés prit naiſſance à la foire S. Laurent : un nommé l'Ecluſe, charlatan par état, & qui autrefois avoit joué à l'ancien Opéra Comique, obtint de M. le Lieutenant de Police, alors, la permiſſion d'ouvrir un Spectacle ſous le titre de Variétés Amuſantes. Ce Spectacle ne fit pas fortune à la foire ; l'Ecluſe étoit endetté, il ſe préſenta deux acquéreurs, l'Ecluſe céda ſon entrepriſe pour une rente de quatre mille livres deſdits acquéreurs. Ils ne furent guère plus heureux que leur prédéceſſeur ; les créanciers de

l'entreprise & les acteurs devinrent Directeurs à leur tour. Il se soutenoit, mais toujours endetté, lorsque deux particuliers, les sieurs Gaillard & Dorfeuille, firent une soumission à l'Opéra pour s'approprier tous les Spectacles forains, & offrirent trente mille livres par an de redevance pour chacun. Ils se chargèrent des dettes de l'entreprise, & enfin obtinrent de S. A. Mgr. le Duc de Chartres la permission de faire construire une salle en bois sur le terrein du petit jardin des Princes.

Depuis ce temps, le Spectacle des Variétés a pris une consistance qu'il n'avoit point eue jusqu'alors : le choix des sujets, celui des pièces, le talent réuni des acteurs & actrices, rendent ce Spectacle très-intéressant : le Public y court, & il n'a pas tort :

la ſalle n'eſt pas brillante, mais elle eſt ſpacieuſe & commode. Elle a été conſtruite en ſix ſemaines. Il faut un Paris pour de pareils prodiges. Les Directeurs déſunis peut-être dans leurs opinions, ſont toujours d'accord pour l'intérêt de leur entrepriſe, & le Régiſſeur intelligent, qui a la conduite de ce Spectacle, ne laiſſe rien à deſirer au Public. Les jeunes écrivains pourroient s'eſſayer ſur ce théâtre, & ils auroient au moins la ſatiſfaction d'être agréablement joués & promptement ſans attendre des années entières pour ſe voir repréſenter aux grands théâtres. On pourroit dire quelque choſe contre la dénomination de ce Spectacle. Il faut de la variété pour la juſtifier, & bien des méchans diſent tout haut dans le Palais-Royal : *les Variétés ne varient*

guère. Eh bien, ces gens-là vont tous les jours au Spectacle des Variétés... Quelle folie! Les hommes se contrediront donc toujours? mais l'habitude. Ah! c'est juste.



CAAPITRE XVII.

Musée des Enfans.

L'INVENTIF Tessier ayant été exclu, par finesse à ce qu'il dit, du Spectacle de Beaujolois pour le prix de douze cents livres de rente sur le Spectacle, sollicita de nouveau M. l'Abbé B.... pour obtenir une permission de faire construire un petit Musée d'enfans dans les bâtimens en bois qui sont contigus à la salle des Variétés. Il rassembla plusieurs petits enfans, & à l'aide de gens instruits, il forma un genre de Spectacle dont voici l'idée : Quelques Auteurs lui avoient fait des petites scènes mêlées de leçons de physique,

d'hiſtoire, de géographie, &c. Indépendamment des évolutions militaires que les enfans, dont le plus âgé avoit 10 ans, exécutoient avec la plus exacte préciſion, les petits Acteurs de ces ſcènes entroient en lice avec les petits Spectateurs, ce qui procuroit une ſatisfaction aux parens, & excitoit l'émulation des jeunes élèves. Ce genre un peu ſérieux n'attira pas beaucoup de monde, & le pauvre Teſſier, qui avoit eu recours à des uſuriers, ſe vit forcé de vendre & de céder ſa petite entrepriſe. Les acquéreurs ne voulant pas laiſſer l'établiſſement dans ſa modeſte médiocrité, firent abattre le petit ſallon du Muſée, conſtruire en place un théâtre, & agrandir la ſalle. Ce ne fut plus un petit Muſée d'enfans, ce fut un nouveau petit Spectacle d'enfans; on y joua des

petites pièces mêlées de vaudevilles & d'ariettes. Polichinel fut effrayé de voir un Spectacle s'établir près de chez lui, il fit des plaintes, l'autorité parla, & le petit Spectacle du Musée fut interdit. Ce fut précisément à cette époque que Monseigneur le Duc d'Orléans vint à mourir, & que Monseigneur le Duc de Chartres fut nommé Duc d'Orléans & premier Prince du Sang.

Les Fantoccini Italiens étoient établis à côté du café de Foi; c'étoient de petites Marionnettes bien inférieures à celles du fameux Carlo Perico, Directeur des premiers Fantoccini Italiens qui ont paru à Paris. Ce spectacle s'endetta, & disparut avec un des Entrepreneurs, nommé Castagna; son associé, à ce qu'on m'a dit depuis, a ouvert aux Boulevards

le ſpectacle des Bluettes. Il faut eſpérer qu'elles dureront plus long-tems que les Fantoccini.

Il y a eu pendant quelques jours un autre petit ſpectacle de Marionnettes, établi ſous le nom de Pygmées François, ſous le veſtibule oppoſé au ſpectacle de Beaujolois... Ce ſpectacle n'eut point de bonheur, & un beau matin le Directeur s'éclipſa.

Mon ami Polichinel de qui je tiens tous ces détails me montra un couplet qui me parut aſſez drôle, & qui ſe chantoit aux Pygmées. Un Notaire, pour prouver à un Apothicaire qu'il n'y avoit point de rapport entre eux, ce que l'Apothicaire vouloit lui ſoutenir, lui diſoit:

Air : *Pardevant derrière.*

Nous n'avons pas aſſurément
La même manière.

Car un contrat, un lavement ;
Se passent différemment.
L'un c'est par derrière,
L'autre pardevant.

Lorsque le petit Musée des enfans eut été interdit, d'autres Fantoccini Italiens louèrent cette salle au propriétaire pour le quart de leur recette. On y représentoit en Italien les meilleurs Opéra de Paësiello, d'Ansossi, &c. Les petites Marionnettes étoient assez jolies & conduites avec grace & précision; Arlequin & Colombine étoient les seuls pour lesquels on parloit ou chantoit en françois ; mais malgré les voix italiennes, & la beauté de la musique que l'orchestre assez bien composé, quoique peu nombreux, s'efforçoit d'exécuter, les Fantoccini n'eurent pas de bonheur, & ils furent obligés de fermer, en laissant en gage pour le loyer, leurs

marionnettes & leurs décorations. Ils ſont encore revenus, ont recommencé depuis quelques jours, & ne ſont pas beaucoup plus heureux.

Sous les galeries en pierre, vers le n°. 130, ou à-peu-près, un nommé Latour a ouvert un autre ſpectacle de marionnettes pour les enfans, ſous le titre des Menus-Plaiſirs du Palais-Royal. Il n'eſt point ambitieux; & comme les bonnes qui promènent les enfans, fréquentent ce petit jeu, ce qui entraîne encore d'autres nigauds, il fait paſſablement d'argent pour ſe ſoutenir. Il y a beaucoup de perſonnes qui me reſſemblent, & qui trouvent un certain plaiſir à voir Madame Gigogne, le Gagne-Petit & Polichinel; cela rappelle les heureux temps de l'enfance, & très-ſouvent l'on rit beaucoup davantage

à ces drôleries plutôt qu'à nos comédies modernes. Cherchez pourquoi.

CHAPITRE XVIII.

Curiosités.

Un nommé Sylvestre, Sculpteur ingénieux, imagina le premier le moyen de faire un portrait ressemblant. Voici comment : il fourroit deux petits tubes de plumes dans les narines, deux pareils aux deux coins de la bouche ; il vous frottoit la figure avec une espèce d'huile, & alors y couloit un plâtre très-fin. Le plâtre une fois sec donnoit le creux de la ressemblance ; il couloit de la cire dans ce creux, & à coup sûr les formes rendues étoient conformes à la nature. Il donnoit ensuite un

coloris

coloris à ces têtes, & en ajoutant dans les orbites, des yeux pareils aux originaux, les bustes étoient parfaitement ressemblans. Le nommé Curtius apprit du pauvre Sylvestre, qui avoit mal fait ses affaires aux Boulevards où il s'étoit établi, la manière de faire ces portraits ressemblans. Plus fin ou plus adroit que Sylvestre, il imagina de former un cabinet de ces figures : il trouva de l'argent à intérêt, & le hasard voulut qu'il n'en fût pas la dupe. Après avoir commencé assez heureusement au Boulevard du Temple, près Nicolet, il vint louer une arcade au Palais-Royal ; il fut un des premiers locataires de ce côté de bâtimens, sur la même ligne des Variétés : ces bâtimens n'étoient point encore achevés, Ce qui n'empêcha pas le sieur Curtius

d'y former l'établiſſement d'une fortune, devenue depuis conſidérable. Son cabinet de figures eſt bien composé. Chaque aventure nouvelle lui fournit un ſujet pour le varier. Les mannequins qui ſupportent les têtes ſont très-bien habillés ; en général, cette curioſité n'eſt pas à négliger. Le modique prix de deux ſous par perſonne, a fixé le ſort du ſieur Curtius, qui a le titre de peintre-ſculpteur de Monſeigneur le Duc d'Orléans.

Il avoit autrefois aux Boulevards deux cabinets, maintenant il n'en a plus qu'un. Le premier étoit la réunion de toutes les figures de ſcélérats ; & le ſecond, ce qu'il y avoit de plus intéreſſant. Voici à quelle occaſion le cabinet des voleurs fut interdit. Un recruteur avoit été condamné à

être pendu pour vol, & l'avoit été. Curtius, toujours avide de nouveautés, obtint la permiſſion de faire un creux ſur la figure du ſupplicié; il le colora, & ayant revêtu le mannequin d'habits convenables, il fit annoncer par un homme, qu'on appelle aboyeur, le portrait du malheureux voleur. Parmi ceux qui furent voir le portrait de ce criminel, un particulier s'offenſa de l'uniforme que le mal-adroit Curtius avoit laiſſé au mannequin; il s'emporta, fit des plaintes, & l'on défendit le cabinet des voleurs.

Tout le monde reproche au ſieur Curtius le peu de ſoins qu'il porte au changement des figures. Aujourd'hui vous voyez tel ou tel autre grand homme de notre ſiècle, dont demain vous ne reconnoîtrez que les

formes. Les têtes de cire ſont creuſes ; en ſoulevant les cheveux du côté de l'occipital , on peut y introduire la main , l'œil eſt changé, on y en ſubſtitue un autre de couleur différente ; une mouſtache rouſſe prend la place d'une barbe noire ; & telle figure qui repréſentoit hier Scipion ou Annibal , vous repréſente aujourd'hui Mandrin à la tête des contrebandiers : le bon Public qui ne connoît pas plus l'un que l'autre , s'en va très-ſatisfait pour ſes deux ſous , bien perſuadé qu'il a vu hier un grand homme chez Curtius, & qu'aujourd'hui il a frémi à la vue d'un ſcélerat.

Quant à moi qui ne ſuis pas injuſte, je me plais à tous les cabinets du ſieur Curtius. J'ai vu avec plaiſir à celui du Palais-Royal, les

ressemblances *frappantes* des Empereurs Chinois, d'une Sultane favorite, de deux grands guerriers, de Voltaire, de Jeannot & de Tarare ; & quoique je ne les aie jamais vus, j'ai cru remarquer sur la figure des curieux qui étoient à mes côtés, que j'aurois eu grand tort de disputer sur des ressemblances contre lesquelles je ne pouvois mettre les originaux. Je fus frappé de la tête d'un certain Turc, appelé Mustapha, qui, à ce que nous dit celui qui explique pour deux autres sous ce que l'on ne pourroit comprendre pour les deux premiers, avoit massacré fort injustement des plaisans qui s'étoient amusés à lui brûler la barbe & les moustaches dans le coche d'Auxerre : cette tête me parut avoir du caractère, & aussi bien exprimer

la fureur ; que celle de Tarare peignoit de pusillanimité. Je ne pus cependant m'empêcher de faire une réflexion qui fit rire mes compagnons curieux. Je demandai comment il avoit été possible de bien imiter la partie inférieure de la tête de ce Turc, puisqu'il avoit eu le menton fracassé par le coup de pistolet qu'on lui avoit lâché pour venir à bout de l'arrêter. Curtius me fit signe de me taire, & je le fis pour ne pas lui faire tort.

Le gendre d'un des Directeurs du spectacle de Beaujolois, M. Patoux, a un mérite plus réel. Il modèle les figures d'après nature, en fait un creux, & rend en carton tous les effets avec la plus juste précision. M. Perronet, Chevalier des Ordres du Roi, & premier Ingénieur du Roi pour les ponts

& chaussées, a son buste en carton, parfaitement ressemblant & exécuté par cet artiste; il a fait aussi celui de M. le Brun, Ingénieur du département de Versailles.

Sous la salle du spectacle de Beaujolois, les arcades 71, 72, 73 & 74 étoient occupées par une superbe salle de vente, dont le milieu est séparé par deux fortes colonnes qui soutiennent le plancher de la salle du spectacle. Ces ventes se faisoient depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, par des crieurs publics. Lorsque l'on avoit quelque chose à vendre, on s'adressoit au maître des ventes qui prenoit votre nom, votre adresse, vous délivroit un reçu de ce que vous lui donniez à vendre. Il en dressoit un état, & après avoir obtenu de M. le Lieutenant Civil,

une permiſſion ſignée au bas d'une requête, votre bijou ou votre meuble étoit mis en vente, au plus fort enchériſſeur. Il n'en coûtoit que dix pour cent du prix de la vente, ce qui n'étoit pas trop cher à ce que prétendent pluſieurs perſonnes, qui, quand elles avoient beſoin d'argent, achetoient à crédit quelque choſe, & faiſoient vendre le plus tôt poſſible pour réaliſer une ſomme qui étoit toujours fort inférieure au prix de l'achat. Souvent même celui qui avoit vendu un bijou à crédit à un particulier, venoit l'acheter à moitié perte deux ou trois jours après, & le revendoit à un autre affamé d'argent. Quoi qu'il en ſoit, on a interdit ces ſalles de vente, & l'on a bien fait. Il étoit indécent, dans un endroit comme le Palais-Royal, d'entendre

ces maudits crieurs. Dans les premiers jours de janvier, cette ſalle étoit louée à un confiſeur de la rue des Lombards, qui la meubloit des choſes les plus intéreſſantes à l'œil, & des plus agréables au goût. Les décorations ingénieuſes, les lumières placées avec art, les jolies marchandes, les grouppes bien faits, rendoient cet endroit très-curieux: auſſi le public s'y portoit-il en foule. Avant l'établiſſement de la ſalle de vente, on avoit eſſayé de donner des bals pendant le carnaval, mais ils ne réuſſirent pas. Ce que vous voyez actuellement eſt un magaſin de meubles, de bijoux, de marchandiſes à prix fixe comme celui des Nos 143 & 144, qui ſont de l'autre côté. Il s'y trouve des choſes très-rares & curieuſes, & c'eſt un des plus beaux magaſins en ce genre.

Les Nos. 21 & 22 ſont occupés par un cabinet au rez-de-chauſſée & au premier étage ; ce cabinet eſt rempli de tableaux, de deſſins de différens maîtres, ainſi que d'autres objets en bronze, en marbre, qui ſont expoſés à la vue des amateurs & des curieux, pour être vendus. J'entrai comme les autres, & je fus enchanté de cette collection. Je n'y trouvai pas de foule, ce qui prouve que le nombre des connoiſſeurs n'eſt pas conſidérable. Je reſtai long-temps à tout examiner ; & pour n'avoir pas l'air d'un curieux ſans goût, j'achetai un petit tableau qu'un homme qui me paroiſſoit très inſtruit, avoit beaucoup examiné. C'étoit une tempête de M. Vernet, Peintre du Roi, dont le nom ſeul fait l'éloge. Il me coûta dix louis, & je ne

crus pas avoir fait un mauvais marché. Je le fis porter à mon hôtel par un commiſſionnaire, & nous continuâmes notre route.

Sous les mêmes arcades, les Nos. 42 & 43 ſont occupés par un marchand d'eſtampes & de deſſin. Il eſt inconcevable que l'on puiſſe réunir tant de gravures, & juſqu'à quel point cet art eſt devenu précieux. Gravures françoiſes, angloiſes, colorées, tout eſt vif & naturel, il ſeroit peut-être prudent de ne pas expoſer aux regards de certaines perſonnes délicates ſur l'honnêteté, des objets un peu trop nus. Les hommes un peu libertins même s'en trouvent offenſés, & lorſqu'ils rient, ce n'eſt que pour ne pas avoir l'air ridicule. Il pourroit y avoir un petit cabinet à part, où ces objets luxurieux ne

ſeroient vus que par les amateurs. Je m'amuſai beaucoup moins aux gravures qu'aux tableaux ; j'achetai cependant celle qui repréſente la mort du généreux Prince de Brunſwick. Je fus frappé de l'expreſſion des têtes des deux bateliers qui cherchent à s'accrocher au tronc de l'arbre, qui avoit fait chavirer la nacelle, dans laquelle ils étoient avec ce jeune Prince, lorſque, pouſſé par l'humanité, il voulut aller porter des ſecours aux malheureux habitans d'un village ſubmergé par les inondations de l'Oder. La tête du Prince me parut avoir peu d'expreſſion : le viſage eſt trop tranquille dans un péril auſſi éminent. Au reſte, la gravure eſt belle, & fait honneur au Compoſiteur, ainſi qu'à l'Artiſte.

On faiſoit voir ſous les promenoirs en bois, une figure de grandeur humaine, couverte d'une peau peinte en couleur de chair. Cette figure repréſentoit une femme nue, couchée ſur un canapé. Ses cheveux flottoient ſur ſon ſein dont ils couvroient une partie; un bout de draperie la cachoit juſqu'au-deſſous des genoux. Les curieux qui payoient davantage obtenoient qu'on levât la draperie, ce qui mettoit le corps entier à découvert, ainſi que les charmes de la belle Zulima : c'étoit le nom que l'on avoit donné à cette figure. Une affiche aſſez bien écrite annonçoit que l'on voyoit là-dedans la belle Zulima, qui étoit morte depuis 200 ans, & que l'on avoit conſervée avec tant de ſoins, qu'elle étoit auſſi belle & auſſi agréable que quand

elle vivoit (1). Le Public, quoique bien persuadé qu'on le trompoit, accourut pour voir la belle Zulima. Effectivement cette figure étoit bien faite, bien colorée, & les cheveux, les cils, les sourcis, &c. étoient si bien ajustés, que cela imitoit parfaitement la nature. Il arriva une chose assez plaisante pendant que j'y étois. Un paysan qui étoit entré avec deux autres personnes qui l'amenoient pour lui faire voir Zulima, resta pétrifié en examinant la figure : il n'osoit d'abord s'en approcher ; mais il se rassura peu-à-peu. La personne qui

---

(1) Le sieur Mignot est l'Auteur de cette figure, qui a servi à sa reception à l'Académie. On prétend qu'il a moulé cette figure sur nature ; il a fallu qu'il trouvât des complaisantes.

faisoit voir la figure nous proposa, si nous le voulions, de lever la draperie pour faire voir la figure absolument nue ; les deux conducteurs du paysan y ayant consenti, je ne voulus pas paroître ridicule, nous donnâmes quelques sous de plus. On lève la draperie, & nous voyons ce que nous devions voir. Le paysan s'approche, touche la figure dans l'endroit que la modestie empêche de nommer, fait un grand éclat de rire, & s'écrie : *c'est ma foi tout comme cheux nous ! c'est la même chose.* L'ingénuité, la franchise de ce paysan nous fit beaucoup rire, & nous sortîmes.

Ceux à qui cette figure appartenoit ne sont plus au Palais-Royal : c'est peut-être un bien ; car il est inoui de penser que c'étoit une

femme qui montroit cette figure, & que c'étoit elle qui propoſoit à des hommes de la leur faire voir ſans la draperie. Eſt-il rien de plus contraire à la bienſéance?

Bien des perſonnes s'imaginent que cette belle figure eſt dans le cabinet d'un vieux mari inconſolable de la mort de ſa chere épouſe, & que cette illuſion entretient ſon amour, & lui rappelle des plaiſirs qu'il ne peut plus goûter avec celle qu'il chériſſoit. Ce que c'eſt que les méchans! Où vont-ils s'imaginer de pareilles ſottiſes?

On trouve auſſi ſous ces mêmes galeries un eſcamoteur qui, lorſqu'il y a beaucoup de monde, ſe fait annoncer, & l'on entre chez lui, où l'on le voit faire différens tours aſſez curieux. Il a une boutique four-

nie de toutes ſortes d'uſtenſiles néceſſaires aux tours qu'il annonce. Beaucoup de perſonnes achètent de ſes drôleries; il faut recevoir des leçons pour mettre en uſage les inſtrumens qu'il vend. Cela eſt très-amuſant; mais ne ſeroit-il pas plus à propos de défendre les tours de gibecière & de gobelets, qui ne peuvent donner que des idées dangereuſes à la jeuneſſe?

Le Billard mécanique occupe deux vaſtes boutiques ſous les galeries de bois. Ce jeu n'eſt point fait comme un jeu de billard ordinaire, il eſt long & étroit. Au bout de la table oppoſée à celui d'où l'on chaſſe la bille, il y a un château doré, haut de trois pieds à-peu-près; au-deſſus du fronton triangulaire on y voit une renommée mobile. Toute la devan-

ture eſt compoſée de petites portes dorées également.

Vous pouſſez votre bille que vous ajuſtez de manière à la faire paſſer par un trou, dont le diamètre eſt un peu plus grand que la bille : ce trou eſt préciſément ſous le château. La bille part, & quand elle eſt bien jouée, & que la direction eſt bien conſervée, elle va frapper un reſſort qui produit un effet très-agréable. Toutes les petites portes s'ouvrent, il en ſort des figures, indiquant chacune un nombre quelconque; la renommée tourne, & l'on entend un petit carillon fort bien fait, & qui joue différens airs. Ce coup-là eſt le coup de partie. Il faut être très-adroit pour attraper le but; mais il ſuffit que la bille entre par le trou pour vous donner un nombre, parce qu'a-

lors elle n'a touché que le reſſort d'une porte, & une ſeule figure paroît pour vous annoncer le nombre que votre coup a produit.

On joue pluſieurs à ce jeu-là, & je crois que s'il étoit placé dans un des appartemens des galeries en pierre, il ſeroit fréquenté par les femmes ; il eſt nommé l'amuſement des Dames, il eſt bien fait pour l'être ; mais quelle eſt celle qui ira jouer au billard dans un endroit où elle ſera expoſée aux regards des paſſans en tenant une queue à la main ? Je m'y ſuis beaucoup amuſé, & ſans mon Mentor j'aurois perdu paſſablement d'argent. Là, comme aux autres billards, il y a des habitués qui attendent le chaland pour faire une partie ; ils vous propoſent de jouer, ſe laiſſent perdre trois ou

quatre fois, enſuite vous gagnent ſept à huit parties de ſuite. Mon malin Polichinel, qui connoît toutes ces ruſes, me fit ſigne de quitter, & j'emportai l'argent de mon filou qui s'attendoit bien qu'un pauvre provincial comme moi étoit une dupe bien aiſée à faire; il ſe trompa.

La plus belle boutique d'horlogerie & de dorures étoit ſous ces promenoirs; elle étoit fournie de tout ce qui peut rendre un magaſin brillant. Ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit une grande pendule à ſeconde, marquant les phaſes de la lune, & dont la lentille du balancier étoit elle-même une autre pendule à ſecondes, pareille à la grande. Ce magaſin n'exiſte plus là; il y a en place une boutique de ſauciſſons de Boulogne.

CHAPITRE XIX.

Le coup de Canon.

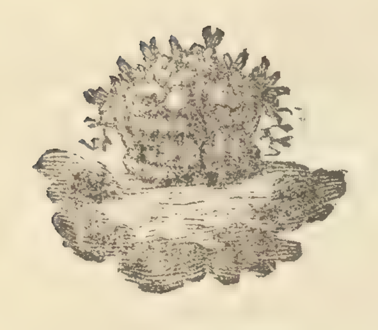
J'ARRIVAI tard au Palais-Royal, il étoit à-peu-près onze heures du matin, j'entrai au café pour lire le Journal de Paris & les Petites Affiches : en jetant les yeux du côté du jardin, j'apperçus beaucoup de monde aſſemblé. J'eus la curioſité de connoître le ſujet de cet attroupement ; je payai, & en ſortant je me mêlai parmi les perſonnes aſſemblées aux environs du petit baſſin. Je m'informai de la raiſon qui réuniſſoit tant de monde en cet endroit. — Monſieur, c'eſt pour le coup de midi. Voyez vous là-haut, près des

balustrades? — Non, Monsieur.—Un petit méridien.—Ah! oui, Monsieur, j'entrevois. Il est bien petit, à peine si l'on peut distinguer les heures. Ce n'est donc pas là le méridien de la rue des Bons-Enfans? —Bah! Monsieur, l'on n'y fait plus d'attention. Celui-ci est le meilleur. Attendez jusqu'à midi, vous verrez, vous verrez, il fait bien plus d'effet que l'autre. J'allai m'asseoir près du petit pavillon occupé par le propriétaire du café de Foi. J'avois à ma droite une jeune femme enceinte qui paroissoit attendre son époux : elle avoit un maintien décent, mais gêné, ce qui me fit croire qu'elle n'étoit point Parisienne. A ma gauche, étoit un homme âgé d'environ 40 ans, qui comme moi s'amusoit à lire les papiers publics. J'avois tiré ma mon-

tre, & je la tenois ouverte dans l'intention de ſaiſir l'inſtant juſte ou le ſoleil me donneroit midi. L'œil fixé ſur le méridien, je ſuivois la marche de la lentille. Un coup de canon part : l'exploſion eſt ſi violente, que je me ſentis treſſaillir. L'homme qui étoit à mes côtés, étant attaqué d'épilepſie tombe ſans connoiſſance à mes pieds ; la jeune femme, ſujette apparemment aux vapeurs, ſent du mal pour accoucher. Le monde s'aſſemble autour denous ; ma montre, que l'exploſion avoit fait échapper de mes mains, ſe trouve briſée. En me baiſſant pour la ramaſſer, je me ſentis pouſſé, je fis un mouvement pour me débarraſſer, & quelqu'un d'obligeant profita de ce moment de trouble pour me ſoulever adroitement mon porte-feuille &

mon mouchoir. Je ſortis de la foule en maudiſſant ma curioſité fatale: on ſe moqua de moi lorſque je voulus me plaindre, & que je demandai pourquoi le ſoleil faiſoit tant de bruit à midi au Palais-Royal. — Mais cela eſt charmant. — Oh! très-charmant. — Il n'y auroit rien de merveilleux à un méridien s'il vous marquoit tout platement midi. Cela fait bien plus d'effet. Il y a là au-deſſus d'un vaſe un verre ardent qui fait partir un coup de canon à l'inſtant où le ſoleil marque midi. C'eſt très-agréable. — J'en conviens; mais une femme en couche, & qu'un bruit pareil réveilleroit en ſurſaut? mais un malade à l'agonie? .. mais. — Eh! mais, mais, Monſieur, vous ne ſavez ce que vous dites. On ne doit jamais être en couche au Palais-Royal, & les

les gens malades ont tort d'être malades.—C'eſt fort bien, Monſieur. Je hauſſai les épaules, & ne répondis rien; tant j'étois perſuadé que cela étoit très-bien imaginé.



CHAPITRE XX.

Les Faiſeurs d'affaires.

Ce nom eſt donné aux intrigans de toute eſpèce. Ils ſe réuniſſent pour la plupart au Palais-Royal, depuis midi juſqu'à deux heures. Les prêteurs d'argent y paroiſſent rarement; mais leurs agens ſont à l'affût de tous les *beſoigneux*. Ils traînent en longueur une affaire qu'ils pourroient terminer en une heure, & cela pour donner un mérite apparent à leurs ſollicitations. Avez-vous beſoin de quelqu'argent? L'adroit uſurier a l'air de ſe faire prier, il vous donnera dix rendez-vous, & ne s'y trouvera pas. Il vous affame pour vous

rendre ſes ſecours plus précieux, & paroît encore, en vous égorgeant, être lui-même la victime de ſa complaiſance. Tenez, regardez là-bas, ce grand homme maigre, vêtu d'un habit couleur marron, me dit mon conducteur. Eh bien, croiriez-vous que cet homme-là ait commencé avec trente-ſix livres? C'étoit un ancien domeſtique; il étoit né ſouple & rampant; il a amaſſé beaucoup d'argent en prêtant ſix francs à raiſon de vingt-quatre ſous par ſemaine, & dans les commencemens de l'établiſſement d'une des entrepriſes du Palais-Royal, il a prêté de l'argent à quarante pour cent, & de plus eſcomptoit lui-même ſes effets. A ſon air ſimple, modeſte & imbécille, ne croiriez-vous pas que ce ſoit un pauvre homme qui, lui-même, auroit beſoin de ſe

cours ? Eh bien, il vous guette, ainsi que d'autres *Fesse-Mathieu* ; & si je n'étois avec vous, deux ou trois de leurs pernicieux agens vous auroient déja *acosté* : voici leur manière de faire des affaires : vous avez, je suppose, besoin de vingt-cinq louis, on vous indique un de ces hommes à cœur d'acier ; il paroît attendri sur votre sort, vous dit avec un air fâché, qu'il n'a pas d'argent, mais qu'il verra quelqu'un à ce sujet. Il vous renvoie au sur-lendemain. Je n'ai pas trouvé tout-à-fait votre affaire, vous dit-il ; avez-vous quelque caution, quelque contrat ? C'est que, voyez-vous, on est si trompé actuellement ! Vous qui êtes de bonne foi, vous vous récriez contre le soupçon ; vous montrez le contrat, il vous remet au troisième jour ;

vous revenez, il vous dit qu'il n'a pu obtenir d'argent qu'à vingt cinq pour cent, pour ſix mois. Vous faites une lettre-de-change de la ſomme prétée, quoiqu'il commence par retenir l'intérêt; ſouvent il vous donne une partie en mauvaiſes marchandiſes ſur leſquelles vous perdez le quart en voulant vous en défaire; de manière qu'en ſortant de chez l'honnête fripon, vous n'avez réellement que trois cents livres en eſpeces, pour environ cinquante écus de marchandiſes, & vous lui devez cependant vingt-cinq louis. L'échéance arrive, on ne peut payer la lettre de-change, le coquin vous fait aſſigner, vous pourſuit; vous allez au-devant du coup qu'il va vous porter, vous lui propoſez des arrangemens, une prolongation: il y conſent comme avec peine,

double l'intérêt ; enfin, il ſe trouve propriétaire du contrat que vous lui aviez laiſſé entre les mains ; non, parce qu'il vous en a fourni valeur, mais par la raiſon que les intérêts, accumulés des vingt-cinq louis prêtés primitivement, ont dévoré le contrat. Ils ont l'adreſſe de ſouſtraire leurs manœuvres à l'œil vigilant de la juſtice, & ils ſont ſi bien, que la victime ne peut ſe plaindre, parce qu'ils ont eu ſoin de mettre la Loi pour eux, en paroiſſant n'avoir prêté qu'au taux ordinaire, & reçu. — Je voudrois bien en voir pendre quelques-uns, me dit Polichinel. Je jugeai à ſa mauvaiſe humeur, qu'il avoit été dupe, & qu'il n'oſoit s'en vanter.

Il y a d'autres intrigans dont le rendez-vous eſt à la même heure,

mais ils ſont d'un autre genre ; ils vont à la bourſe, & emploient tous les moyens convenables pour décréditer les effets, de quelque nature qu'ils ſoient. Le particulier qui en a dans ſon porte-feuille, s'en rapportant au bruit faux que ces agioteurs répandent à deſſein, cherche à s'en débarraſſer au meilleur prix poſſible. Il vend ſon effet au cours indiqué ; l'agioteur, après avoir marchandé, finit par s'en emparer. Lorſqu'il en a une certaine proviſion, l'effet qui étoit bon devient meilleur, le cours eſt plus fort ; l'agioteur revend ces effets à un bénéfice exorbitant. Le Gouvernement vient de proſcrire ce trafic, & a vu très-ſagement : l'agiotage ſe fait toujours, mais avec plus de précaution. Peut-être eſt-il plus dangereux, mais au moins eſt-on averti de s'en garantir.

La troiſième claſſe des donneurs de rendez-vous eſt celle des ſolliciteurs d'affaires. Avez-vous un procès? c'eſt le Monſieur qui va pour vous par-tout, chez les avocats, les procureurs, les greffiers, les huiſſiers: vous lui donnez tant par jour; il vit avec cela, & court du matin au ſoir. Il a toujours l'air occupé. Quelquefois il ſollicite l'affaire de votre adverſe partie, en ſollicitant pour la vôtre. Les plus grands ſoins de la part du Monſieur, ſont pour celui qui le paye davantage; de manière que, gagnant à ce double & honteux métier, peu lui importe que vous ou votre adverſe ayez un heureux ſuccès; à coup sûr, il ſe retournera du côté le plus avantageux. Il y a encore de certaines femmes à prétentions qui ſe mêlent de ſollici-

rer des affaires, mais elles sont de nature différente ; elles ne s'occupent pas de procès, mais d'intrigues & de parties fines. Elles ont un catalogue de toutes les petites bourgeoises qui, à l'insu de leurs maris, veulent avoir un amant. Voici à-peu-près le langage de ces petites femmes :— Vas-tu sortir, mon petit chou ? — Pourquoi donc, ma mère ? — C'est que si tu étois resté, j'aurois été voir ma tante. — Vas, ma poule, vas, je resterai, ne sois pas long-temps. — Je ne fais qu'aller & revenir. La petite femme sort, va effectivement chez sa tante, mais n'y reste qu'une minute. Elle traverse le Palais-Royal ; la femme intrigante l'acoste, &, en lui demandant comment elle se porte, lui glisse dans la main un billet qui lui indique l'heure où le

galant ſe trouvera dans une maiſon dont on donne l'adreſſe. Le pauvre mari attend ſa petite femme, elle rentre ; il ne ſe doute de rien, & jureroit que ſon épouſe eſt la plus vertueuſe de Paris. Cela pourroit bien être, me dit Polichinel, s'il étoit poſſible de détruire les chenilles de ce jardin.



CHAPITRE XXI.

Promenade de midi.

LES élégantes, les femmes de mérite, les honnêtes femmes, les vieux militaires, les jeunes gens, les commis, les filles publiques, les oisifs, les coëffeurs, les comédiens, les financiers, les célibataires composent la promenade, & font la foule jusqu'à deux heures. Ce mélange est très-agréable ; mais pour peu que l'on manque d'attention, on a bientôt perdu la personne avec laquelle on se promène. Ma longue épée qui soulevoit la basque de mon habit, inquiétoit les jambes de tous ceux qui se trouvoient derrière moi; je pris le parti

de la tenir le long de ma cuiſſe, pour pouvoir marcher à l'aiſe. Mon chapeau, qui n'étoit point retapé à la mode, attiroit ſur moi tous les regards; mon ami me fit appercevoir qu'on ſe moquoit de moi, lorſque je croyois au contraire qu'on applaudiſſoit à ma bonne mine & à ma tournure. Je mis mon chapeau ſous le bras, & continuai la promenade. Mon compagnon me fit remarquer que les femmes honnêtes ne ſe promenoient pas long-temps, & qu'elles prenoient des chaiſes pour s'aſſeoir aux deux côtés, ce que les élégantes ne faiſoient que très-rarement : elles ſe promènent toujours deux à deux, marchent précipitamment; elles rient toujours, même aux éclats, quoique ſouvent elles n'en aient point envie, mais c'eſt pour ſe faire re-

marquer. Leurs têtes éventées, chargées d'immenſes chapeaux, ſurmontés de longues plumes, tournent à tout vent : le mouvement eſt ſi rapide, qu'à peine peut-on le ſuivre. Les financiers, pour la plupart, reſtent aſſis, ainſi que les militaires décorés; les jeunes gens, au contraire, voltigent & papillonnent. Les vieux commis & les gens raiſonnables ſe promènent lentement, & paroiſſent toujours occupés ou d'affaires eſſentielles, ou de projets pour le bien public. Ces différens mouvemens, les uns lents, les autres très-vifs, ne laiſſent à l'œil aucun repos, les diverſes couleurs des vêtemens qui frappent vos regards, vous éblouiſſent. Les ſons de voix variés, le frottement des pieds contre le ſable, le friſſonnement des étoffes qui ſe touchent, les gens

qui ſe mouchent, qui touſſent, qui crachent ; tout cet enſemble produit un bourdonnement ſi incroyable, que l'on à beau parler haut, il ſemble que l'on ne parle qu'avec le ton ordinaire de ſa voix. Cette promenade eſt très-amuſante, & fait connoître à l'étranger preſque tous les états de la vie dans ce tableau mouvant. C'eſt-là le rendez-vous de la mode, & l'endroit où les graces enchaînent l'amour & les plaiſirs.

Polichinel, qui eſt toujours plaiſant, me fit lire des vers qu'il avoit copiés dans une parodie ; c'étoient les regrets d'une jolie femme qui, en retournant dans ſon pays, à la ſollicitation de ſes parens, leur diſoit :

Hélas ! pour la beauté quel ſéjour eſt égal
A celui des remparts & du Palais-Royal ?

C'eſt-là qu'en eſpalier, les graces arrangées,
Aux regards des paſſans font briller leurs appas,
Semblables à des fleurs qui naiſſent ſous les pas,
Et dont la quantité rend les voix partagées.

Cette belle repentie ne l'étoit guère!— Vous avez raiſon, elle n'a pu reſter chez ſes parens; elle ſe promène ici tous les ſoirs, tant elle a de plaiſir à ſe retrouver au Palais-Royal.



CHAPITRE XXII.

Les drôles de gens !

QU'EST-CE que c'eſt que ce Monſieur en redingotte, en chapeau rond, & qui a une groſſe canne d'épine ? — Taiſez-vous, c'eſt un mouchard.—Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un mouchard ? — C'eſt un eſpion. — Eſpion ! de qui ? — De nous peut-être. — Comment de nous ! & quelle raiſon a-t il de nous eſpionner ? — Parce qu'il voit que nous ſommes un peu écartés de la foule, & que nous parlons depuis long-temps ; cela nous rend ſuſpects. Mais il vient de s'appercevoir que nous le regardions ; le voilà qui s'éloigne, parce

qu'il craint peut-être que nous ne ſoyions là pour l'eſpionner lui-même. — Ah ! les drôles de gens ! — Vous avez raiſon, fort drôles. La police paie un nombre infini de ces gens-là, pour s'aſſurer de tout ce qui ſe paſſe dans la capitale. Tous les jours ils changent de coſtume ; ils ſavent ſe déguiſer en honnêtes gens, au point de tromper leurs camarades ; jugez d'après cela combien ils ſont ſoupçonneux. Il s'en trouve par-tout ; dans les rues, au ſpectacle, aux promenades, dans les maiſons publiques, quelquefois même dans les maiſons particulières ; & tel homme eſtimable reçoit peut-être à ſa table tous les jours un eſpion, à qui il donne ſa confiance & le nom d'ami. Ils ſont cependant très-utiles pour démaſquer les filoux, les

méchans, les ſcélérats qui, dans une ville auſſi peuplée & auſſi grande que Paris, reſteroient impunis, malgré la vigilance de la police, ſans le ſecours de ces Argus. — Mais s'ils ſont des fripons eux-mêmes? — C'eſt le moyen ſûr de découvrir les autres. — A la bonne heure: mais c'eſt bien déſagréable pour l'homme honnête. — Point du tout; ils frémiſſent en ſa préſence, & le ſcélérat frémit devant eux. — C'eſt juſte. Convenez au moins que c'eſt un vilain métier? — Il n'eſt pas fort honorable. — Tout au contraire. Ah! les drôles de gens!

Il y en a beaucoup ici de drôles de gens. Tenez, cette jeune fille, meſquinement élégante, & qui tient une vieille ſous le bras, c'eſt ce que nous appelons les *cherche-dîner*.

Cette petite fille vient exprès pour s'assurer un bon repas aujourd'hui; elle ne met pas souvent le pot au feu chez elle. — Vous me faites de la peine; je vais lui offrir quelque argent. — Gardez-vous-en bien, soyez sans inquiétude; elle va rester jusqu'à deux heures, & soyez certain qu'elle trouvera ce qu'elle cherche. Tenez, en voici encore deux autres; tenez, encore deux autres. Vous voyez, elles sont gaies, & n'ont pas l'air du besoin. Laissez-les faire. Remarquez bien qu'elles sont toujours deux, une jeune & l'autre vieille; ou l'une jolie & l'autre laide. C'est-là le fin du métier. Laissons cet article, je vous ferai connoître toutes leurs menées dans un autre moment. Il y a encore une autre espèce de promeneurs qui viennent

ici aſſez bien vêtus, & reſtent depuis midi juſqu'à deux heures. Ils ſortent comme les autres à l'heure dite, & s'en vont dîner avec un poiſſon de vin & un morceau de pain; ils reviennent ſur les trois heures, un cure-dent à la bouche, & affectent un air ſatisfait, comme s'ils euſſent fait un bon repas. Il faut ſavoir les diſtinguer; ils ne ſont pas tous malhonnêtes ni fripons: celui-ci eſt un joueur qui n'a plus d'autres reſſources que d'aller le ſoir dans les académies de jeux; il ſe place à côté des joueurs, & emprunte un écu au gagnant, qui rarement le lui refuſe; s'il fait quelqu'argent avec ſon écu, il va ſouper chez le Reſtaurateur, & il ne s'épargne rien. Le lendemain la fortune lui eſt contraire, il va déjeûner avec un morceau de

pain dans les contre-allées du jardin des Tuileries, vient enſuite ſe promener ici, & retourne le ſoir chercher un autre petit écu. Celui-là eſt un commis ſans place qui fréquente les promenades & les cafés, pour voir s'il trouvera de l'occupation parmi ſes connoiſſances. L'amour-propre & la honte de paroître malheureux l'empêchent de demander à dîner à ceux qu'il rencontre. Si on le lui propoſe, il accepte, mais ſans cela il ſort ſans avoir eſpoir de dîner. Ce même homme ſi modeſte aujourd'hui, ſera demain peut être fier & dédaigneux, s'il ſe voit en place. Les autres ſont des oiſifs, des pareſſeux, des petits Mercures ſans exercice, & qui ont conſervé un habit propre pour pouvoir ſe préſenter ; ils ſe mêlent & s'inſinuent par-tout, &

ils font tant qu'ils accrochent un dîner de temps à autre. — En parlant de dîner, je crois que nous ferions bien d'y aller.... Ah ! les drôles de gens ! les drôles de gens !



CHAPITRE XXIII.

Les Marchands.

TOUT ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare en ſoieries, dorures, bijoux, &c. ſe trouve au Palais-Royal. Marchands-drapiers, chapeliers, bijoutiers, horlogers, boutonniers, fripiers, bonnetiers ont chez eux tout ce qui peut ſatisfaire ou l'utilité, ou la fantaiſie. La mode nouvelle eſt en étalage ſous les arcades, & les magaſins ſont ſupérieurement bien aſſortis. La folie des courſes & des Jockeis a occaſionné celle des gilets. On a travaillé les étoffes de manière que les gilets repréſentent des chevaux, des cabriolets, ce qui eſt on ne peut pas

plus ridicule, lorſqu'un habit eſt déboutonné. Les chapeaux ont changé de forme également; tantôt à la Genlis, à l'Ecuyere, à la Suiſſe, à l'Eſpagnole, tantôt à la d'Eſtaing, à l'Angloiſe, à la Francklin : les femmes, encore plus eſclaves de la mode, les ont portés de paille noire garnie de dentelle pareille; enſuite en jaune, enſuite faits avec de la canne, enſuite en gaze, enſuite à la Panurge, enſuite à la Tarare, & d'encore en encore les changent tous les jours. Une vérité conſtante cependant, c'eſt que rien n'eſt plus commode pour une femme qu'un chapeau, mais ſimple, noir, & ſeulement garni de rubans pareils : elle y trouve l'utilité & l'agrément, puiſque ce chapeau garantit ſa figure de la pluie & des rayons du ſoleil.

Les

Les autres, au contraire, coûtent fort cher, & ne font que beaucoup d'étalage ſans produire le moindre bien, ſi ce n'eſt aux marchands, qui, ſans les fous & les amateurs de la mode, ne pourroient gagner leur vie, ni payer des loyers ſi chers. La plupart des étoffes à la mode ſe vend à bon prix, quoique d'une mauvaiſe qualité, ce qui fait cependant le véritable bénéfice du marchand, parce qu'il eſt sûr qu'il en aura grand débit tant que la mode durera. Les boutons changent avec les modes, & ſucceſſivement on a vu les boutons à réverbère, d'acier rond, d'acier plat, de cuivre, avec des numéros, dorés avec des chevaux au milieu; tout l'alphabet gravé ſur de très-larges en cuivre doré, avec des étoiles; des têtes, des boutons avec des pein-

tures, avec de la ſculpture ſous verre, d'autres de nacre de perle ; enfin, les boutons de poil de chèvre ont pris la vogue, & ſont actuellement à la mode. Que diroit un philoſophe qui boutonne fort bien ſa redingotte avec un bouton fait de la même étoffe? —Il riroit en réfléchiſſant à la légèreté & à l'inconſtance des hommes. Tous les marchands ſont polis, complaiſans, & ils font très-bien : ils vous mettent, pour ainſi dire, dans l'impoſſibilité de vous récrier contre le prix qu'ils donnent à leurs marchandiſes. Pour me convaincre de cette vérité, on me fit entrer chez un des mieux aſſortis : je demandai de quoi me faire un habit de drap de Louviers. — Donnez-vous la peine de vous repoſer, me dit le marchand ; voyez à Monſieur, en parlant à ſes

garçons : aussi-tôt ils partent, s'élancent sur le comptoir pour prendre un paquet qui étoit très-élevé, déploient l'étoffe. — Voyez, Monsieur, voilà de la première qualité. Tâtez comme cela est moëlleux ; la couleur ne vous plaît peut-être pas, Monsieur ? Nous allons vous en montrer d'autres. — Sans attendre ma réponse, les garçons apportent deux ou trois autres pièces, les déploient, me font également remarquer la qualité. —En voulez-vous à meilleur marché, Monsieur? Nous en avons de toute espèce, de toute couleur ; c'est selon le prix que l'on veut y mettre. Ils retournent encore chercher d'autres draps, qu'ils étalent devant moi, toujours avec la même patience & la même honnêteté.... D'après ce que m'avoit dit mon ami, je vou-

lus chercher un moyen de les impatienter ; j'offris un très-bas prix du drap que je croyois le meilleur. — Cela ne se peut pas, me dit très-honnêtement le marchand ; *foi d'honnête homme*, il me revient plus cher : au surplus, Monsieur, voyez ailleurs, je vous demande la préférence. Je sortois : à peine fus-je à la porte, qu'un garçon me pria de rentrer. — Je vous demande pardon de vous faire revenir, Monsieur, me dit le marchand, mais il faut bien que je gagne quelque chose. — J'offris cinq sous par aune de plus. —Mettez en dix, Monsieur. — Non.—Allons, vous êtes un méchant, mais je veux avoir l'honneur de votre pratique. *En honnête homme*, en conscience j'y perds. On me coupa ce que j'avois demandé. — Je payai & sortis

avec mon ami. — Polichinel ſe mit à rire ſitôt que nous nous trouvâmes ſous les galeries. — De quoi riez-vous donc ? — De ce que vous êtes attrapé. — Comment, attrapé ! — Oui, je n'ai rien voulu dire, parce qu'il faut que vos leçons vous coûtent un peu. Vous avez payé ce drap-là 21 liv. & je ſuis sûr qu'il en vaut à peine 18. — Comment cela ? — C'eſt que l'on ne vous a laiſſé ſortir un moment, que pour ſubſtituer une autre pièce de drap de pareille couleur à celle que vous aviez choiſie. — Mais il m'a juré ſur *ſa conſcience*.. — La conſcience des marchands eſt un mot vague, & qui ne préſente aucun ſens chez eux. Voici pourquoi : ils ſont ſi perſuadés que l'on va marchander beaucoup, qu'ils vous font un article un tiers de plus qu'il ne vaut,

de manière qu'en paroiſſant céder au prix que l'acheteur propoſe, ils ont toujours réellement celui qu'ils vouloient avoir de leur marchandiſe. Il ſeroit ridicule de vous plaindre, ils vous ont fait trop de politeſſes pour qu'il ne vous en coûte pas quelque choſe. Je veux vous citer au ſujet des marchands un grand trait de patience de l'un d'eux, & dont j'ai été témoin. Obſervez que ce marchand eſt un des plus honnêtes du Palais Royal, & qui ne ſe départ point du prix qu'il vous fait. On fit gageure de l'impatienter : deux jeunes gens bien vêtus, & ayant beaucoup d'argent, vont chez lui ; ils demandent des étoffes d'or de Lyon, on leur en fait voir ; mais celle-ci étoit trop lourde, celle-là étoit trop triſte ; enfin, après avoir fait déranger tout le ma-

gaſin & déployer toutes les étoffes, on en choiſit une, on convient du prix de quatre à cinq louis l'aune: un des jeunes gens dit alors au marchand, donnez m'en, Monſieur, pour vingt-quatre ſous. Le marchand, ſans ſe déconcerter ni perdre patience, tire une pièce de vingt-quatre ſous du tiroir de ſon comptoir, la poſe ſur l'étoffe, & coupe juſte de la largeur de la pièce, enveloppe le morceau & le préſente de ſang-froid & de la manière la plus obligeante au jeune étourdi, qui demeura tout interdit. La gageure étoit de vingt-cinq louis, & il la perdit. Il paya ſon ami devant le marchand qu'ils inſtruiſirent, & fit emplette d'une très-belle veſte à fond d'or, pour n'avoir pas l'air d'avoir abuſé de la patience de cet honnête homme.

CHAPITRE XXIV.

Les Fripiers.

Nom que l'on donne à tous les marchands d'habits tout faits, qui achètent les garde-robes des gens riches, qui trafiquent, brocantent, & vendent également du neuf, ou des habits vieux. Avant que les bâtimens du Palais-Royal ne fussent achevés, les Fripiers s'y étoient déja établis, & depuis trois ans il y en a quantité. Ils ont en étalage tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, ainsi que tous les petits fracs & les gilets à la mode.

Voici comme ils ont disposé les arcades qu'ils occupent. Ils ont tous

fait poſer une cloiſon vitrée à trois pieds à-peu-près de l'entrée de la boutique où ſont les habits en étalage, de façon qu'elle eſt très petite, & que celui qui a envie d'acheter quelque choſe, eſt forcé d'entrer dans l'arrière-boutique. C'eſt là que ces Meſſieurs vous attendent. Sitôt que vous êtes entrés, ils ferment la porte vitrée de la cloiſon, & vous vous trouvez, pour ainſi dire, dans l'obſcurité. C'eſt en vain que vous voulez examiner la marchandiſe, il ne vous eſt pas poſſible; le faux jour cache tous les défauts, & très-ſouvent vous croyez avoir fait une très-bonne acquiſition, lorſqu'en rentrant chez vous, l'habit que vous avez emporté eſt ou trop court, ou taché, ou réellement mauvais. Ils ont une certaine manière d'eſſayer les vêtemens, qui

fait que vous croyez qu'ils ſont très-bien à votre taille chez eux, & cependant vous habillent très-mal, lorſque vous les mettez chez vous. En général, les habits tout faits ſont petits, meſquins, ont l'apparence de la fraîcheur, & ſont preſque toujours de mauvaiſe qualité. Ce déſagrément eſt preſque réparé par la promptitude avec laquelle vous êtes ſervi. Vous entrez chez un fripier, vous lui demandez un habit de telle ou telle autre couleur; il prend votre meſure, vous promet que le lendemain vous aurez votre habit, & effectivement il vous l'apporte à l'heure dite. Ils vendent à meilleur marché que les tailleurs ordinaires, parce que les marchandiſes qu'ils emploient, ſont, pour la plupart, des marchandiſes d'affaires, qu'ils ont ache-

tées des malheureux ou des libertins, à un tiers de moins de ce qu'on leur avoit vendues. Il eſt rare qu'ils ſoient dupes de leurs marchés; cependant on nous conta une hiſtoriette qui arriva à l'un d'eux. Ce fripier étoit fort avare, connu parmi ſes confreres pour un homme fin & ruſé, & fut cependant la dupe de trois fripons. Voici comment la choſe ſe paſſa. Un homme bien vêtu entre chez ce fripier, en portant ſous ſon bras un tableau encadré, qui étoit couvert d'une ſerviette. Il demande à voir quelques fracs pour le matin, on lui en montre pluſieurs, ils ne lui conviennent pas: alors le fripier lui propoſe, comme c'eſt leur uſage, de lui en faire un pour le lendemain; le particulier y conſent; on convient du prix, & il donne un louis d'or

pour arrhes du marché. Il ſort & emporte ſon tableau; revient ſur ſes pas, & prie le fripier de le lui garder pendant une ou deux heures, parce qu'allant à l'hôtel d'Angleterre où ſe tient une académie de jeux, ce tableau l'embarraſſeroit. Le fripier conſent à garder le tableau, & mon homme s'en va. Le fripier, curieux de voir ce qu'il y avoit ſous la ſerviette, la dénoue, & eſt émerveillé de la beauté du cadre, & ſurpris en même temps de ce que le tableau ne repréſentoit que des figures anciennes & preſqu'effacées, & que l'on eût mis un ſi bel entourage à un tableau ſi mauvais. Pendant qu'il examine, deux hommes entrent chez lui, l'un vêtu à la Françoiſe, & l'autre comme un Hollandois ou comme un Allemand. — Monſieur le Baron

voudroit avoir un habit à la mode Françoiſe; faites-nous en voir, Monſieur, dit l'un d'eux. — Volontiers, entrez, Meſſieurs. Ils entrent, & pendant que le prétendu Allemand eſſaie les habits différens qu'on lui préſente, l'autre s'amuſoit à regarder le tableau. Voilà un beau morceau! Le ſuperbe ouvrage! s'écrioit-il. Tenez, Monſieur le Baron, voyez ce Raphaël; un original. — *Moi li voir ein petit peu la tableau : li eſt beaucoup belle. Vous vendre la tableau?* — Non, Meſſieurs, il n'eſt point à moi, c'eſt une de mes pratiques qui me l'a confié & qui va venir le reprendre. — *Dites à la pratique que moi donne cinquante louis totd'ſuite, ſi veut li vendre la tableau.* — Cinquante louis! — *Oui*, Meſſieurs, je lui propoſerai. —

Apprenez, Monſieur le fripier, que ce tableau eſt un original, & que pour un amateur il vaut plus de ſoixante louis. Monſieur le Baron ne peut pas s'exprimer bien en François; mais je vais vous aſſurer par ces deux louis que je vous laiſſe entre les mains, que ſi vous obtenez le tableau pour cinquante louis, nous en ferons l'acquiſition, & les deux louis ſeront pour vous; ſi le propriétaire du tableau ne le veut pas vendre, vous me les remettrez. — Nos deux hommes ſortirent ſans avoir rien acheté au fripier, qui calculoit déja le bénéfice qu'il pourroit faire ſur le tableau. Arrive le propriétaire qui entre chez le fripier avec un air d'humeur, en jurant contre ſa mauvaiſe fortune qui lui avoit fait perdre tout ſon argent à l'hôtel d'Angle-

terre. Le fripier lui propose d'acheter son tableau. — Mon tableau, je ne le donnerois pas pour soixante louis! Vous ne connoissez pas le mérite de ce tableau. — Je n'en donnerois jamais soixante louis, mais si quarante-cinq vous font plaisir je vais vous les compter; enfin, après bien des débats on fait prix à cinquante; le fripier les donne, & notre homme s'en va. Trois jours se passent sans que personne se présentât; le fripier inquiet porta son tableau au N°.21, où il y a un marchand. — Tenez, mon voisin, regardez-moi ce tableau, voyez ce que cela vaut. C'est un original. — Oh! très-original. — Devinez ce qu'il me coûte? — Quinze francs. — Qu'appelez-vous, quinze francs! Il me revient à cinquante louis. — Cinquante louis! mon voisin, l'on vous a ar-

trapé ; si je l'estime quinze francs, c'est parce que la bordure est belle, mais le tableau ne vaut pas vingt-quatre sous. Le fripier fut désespéré de se voir la dupe, & promit bien de regagner cet argent là sur ce qu'il fourniroit au Public.

Les joueurs, les clercs de procureurs, les petits maîtres, les coëffeurs de Dames, les comédiens des petits spectacles se fournissent chez les fripiers, & cela parce que c'est plutôt fait, & que tous ces petits Messieurs sont pressés de jouir.

Comme il y a d'honnêtes gens dans tous les états, le moins fripon des fripiers peut passer pour un honnête homme.

La mode des redingottes en drap pour les femmes est de l'invention des fripiers, ce qui a fait murmurer

les marchandes de modes & les couturières. Cet habillement eſt très-avantageux pour les femmes dans la mauvaiſe ſaiſon; elles ont plus chaud, la taille paroît plus élancée & plus ſvelte avec ces redingottes qu'avec tout autre vêtement.



CHAPITRE XXV.

Les Bijoutiers.

Il y a beaucoup de bijoutiers au Palais-Royal, en comprenant ſous cette qualit les fourbiſſeurs.

Le plus brillant magaſin eſt ſans contredit celui du ſieur Poix-Menu qui comprend quatre arcades, à l'extrémité des galeries du côté de la rue de Richelieu. Tout ce qui concerne la parure & l'ornement s'y trouve réuni en quantité. Sitôt qu'une nouvelle mode arrive, les étourdis, les filles, les faquins courent au Palais-Royal changer les boucles de ſouliers, les boucles d'oreilles, les chaînes de montre, les bagues, les eſclavages, les

rivières, &c. On me fit remarquer une jeune fille qui troquoit par caprice une superbe chaîne d'or sur laquelle elle perdit beaucoup, contre une autre chaîne à la mode, & qui ressembloit plutôt à un chapelet qu'à une chaîne : elle remercia beaucoup le galant qui la conduisoit & qui avoit payé l'en-sus du prix de la chaîne à la mode, qui, à mon avis, ne valoit pas moitié de l'autre. Ce magasin est assez bien assorti pour que des gens de qualité même viennent y faire des emplettes.

En face du café Mécanique, il y a un autre magasin de bijoux connu depuis long-temps à Paris sous le nom du Grand Dunkerque. C'est le bijoutier favori des femmes à prétention, & des filles richement entretenues, des jeunes Seigneurs &

des financiers : c'eſt-là que le gros homme au ventre d'or va ſe fournir de bagues, de tabatières d'or, de petites montres, &c. dont il fera ce ſoir préſent à une actrice de l'Opéra avec laquelle le vieux ſatyre ira ſouper. C'eſt-là que le jeune fou conduit une petite bourgeoiſe pour laquelle il ſe ruine, & que le mari reçoit chez lui comme l'ami de la maiſon. Cette femme pour un bijou manquera à ſes devoirs les plus ſacrés. Eſt-ce la faute du mari ? Eſt-ce la faute du jeune ſéducteur ? — De quoi vous mêlez-vous, me dit mon ami? tout cela eſt au mieux ; pourquoi vous en affectez-vous ?.... Dites-moi que deviendroient les bijoutiers, ſi les financiers n'étoient pas libertins, ſi les actrices étoient vertueuſes, & s'il n'y avoit pas de fous? — Je me

tus, & ſentis que ce mal là étoit néceſſaire.

Les autres bijoutiers qui ſont ſous les galeries de droite & de gauche ſont plus ou moins bien aſſortis. Cependant toutes ces boutiques ſont brillantes & bien éclairées le ſoir. Leur plus grand débit eſt en boucles de ſouliers, ou d'oreilles, en chaînes d'or, ou dorées, en bagues montées en pierres fines *fauſſes*, &c. C'eſt là que les joueurs & les faquins vont chercher les moyens de briller. C'eſt là que les filles proſtituées vont acheter des boucles d'oreïlles de ſimilor, des chaînes de montre d'or de Manheim & autres colifichets, comme épingles d'or pour attacher les fichus, des bagues avec des deviſes ou des rébus. Ces petits détails font vivre le bijoutier, qui ſaiſit avec avidité

la mode nouvelle pour en meubler ſa boutique. Il a différens pauvres ouvriers en chambre qui lui fabriquent toutes ces drogues, & qui trouvent par ce moyen de quoi ſoutenir leur petite famille. En général, ces bijoutiers vendent beaucoup plus de bijoux *faux* que de bijoux de prix, & cela parce que les acheteurs n'ont pas les moyens de faire des dépenſes conſidérables.



CHAPITRE XXVI.

Les Horlogers.

On trouve plusieurs horlogers, marchands de montres & de cartels au Palais-Royal, sous le passage du Perron, sous le passage du café de Foi, & sous les galeries de droite & de gauche. J'avois donné la mienne à raccommoder à celui qui est près de la Grotte Flamande. Ce jeune homme est très-honnête, il me fit beaucoup de politesses, mais chercha, comme font les autres, tous les moyens possibles pour me faire changer ma montre. Il m'en fit voir de toute espèce ; de petites, de grosses, de larges, guillochées, unies, & à

répétition. Lorſqu'il vit que je ne voulois pas changer celle que je portois, il m'engagea à en acheter une autre, en me faiſant obſerver que c'étoit l'uſage de porter deux montres; & que ſans cela je ne ſerois pas à la mode. — Encore la mode!—Oui, Monſieur. Vous ne trouverez preſque perſonne ſans deux montres, ou au moins *ſans deux chaînes*, car il y a beaucoup de nos élégantes qui ont les chaînes ſans les montres. Je fis marché d'une montre qui ne me plaiſoit pas à la vue, mais qui me parut devoir être bonne. Elle étoit de la largeur du creux de ma main; & je la choiſis par la ſeule idée de la ſingularité. Je ſortois en réfléchiſſant aux folies des hommes, & au peu d'utilité que l'on pouvoit retirer de deux montres; lorſque je me ſentis pouſſer

pouſſer aſſez vivement par un homme qui couroit, & qui, ſans s'arrêter, accrocha ma chaîne & emporta la montre. Je reſtai un moment interdit, & je courus après mon homme en criant au voleur. En moins de deux minutes il ſe trouva une foule conſidérable de monde; je ne perdis pas courage, & j'arrêtai mon filou, qui, ſans ſe déconcerter, me dit avec un ton impérieux : — Que voulez-vous? Qu'eſt-ce que c'eſt que ça? — Ce que je veux! ma montre que vous venez de m'arracher. — Savez-vous à qui vous parlez, Monſieur? Vous êtes un mal aviſé, un inſolent! — Je fus déconcerté de cette impudence; les Suiſſes, qui étoient accourus au bruit, nous conduiſirent au corps de garde. Je m'obſtinai à ſoutenir que cet homme m'avoit volé

ma montre. On le fouilla; mais jugez quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'il ne ſe trouva rien dans ſes poches ! Je fus obligé de faire des excuſes à ce fripon pour ne pas m'attirer une méchante affaire; quoique je fuſſe certain que c'étoit bien celui qui m'avoit volé ma montre. Je conjecturois qu'il l'avoit jetée lorſqu'il s'étoit vu trop vivement pourſuivi, lorſque l'on amena au corps de garde un autre filou qui, en entrant, demeura interdit en voyant celui que j'avois fait arrêter; on le fouilla, & on lui trouva cinq à ſix montres différentes, parmi leſquelles je reconnus la mienne. La garde de Paris nous conduiſit chez le Commiſſaire, rue S. Honoré, mon filou avoua que c'étoit lui qui, m'ayant vu acheter la montre, m'avoit guetté pour me la dérober en ſortant; que

ſitôt qu'il avoit été pourſuivi, il l'avoit donnée en courant à ſon camarade qu'il avoit trouvé à ſa rencontre, & que c'étoit ainſi qu'il faiſoit toujours pour détruire les preuves que l'on pourroit donner contre lui. On fit conduire mes fripons au grand Châtelet ; & au lieu de me rendre ma montre, on la fit porter avec les autres au Greffe.

Je parcourus toutes les boutiques des horlogers chez leſquels je trouvai tout ce qu'il y a de plus curieux en ce genre. Entr'autres on voit chez celui qui eſt établi ſous les galeries du même côté que le café de Foi, une pendule dont le travail eſt immenſe & précieux, quoique cette pendule ſoit d'une forme ancienne. Elle eſt à-peu-près comme celle des appartemens de Verſailles. Lorſque

l'heure ſonne, il paſſe une petite figure de cuivre doré qui frappe un timbre que tient une autre figure immobile; à deux heures il paſſe deux figures, ainſi de ſuite. Indépendamment il y a un carillon organiſé, qui exécute différens airs nouveaux.



CHAPITRE XXVII.

Le Bourrelier.

LA folie des courſes à la mode Angloiſe a conduit au Palais-Royal, ſous la galerie du côté de la rue des Bons-Enfans, un bourrelier, dont le magaſin comprend pluſieurs arcades. Tout ce qui eſt néceſſaire à l'équipement des chevaux ſe trouve chez ce marchand. C'eſt-là que les jeunes ſeigneurs, les petits-maîtres & les étourdis vont le matin acheter ce dont ils ont beſoin pour eux, pour leurs chevaux & pour leur Jockeis. Le fripier fournit au maître l'habit de manège; le bourrelier, l'habit du cheval; & un autre fripier, établi

un peu plus loin que le premier, l'accoûtrement du Jockei. Pour avoir accès chez ce qu'on appelle jolies femmes, il faut s'y préſenter le matin en bottes, avec des éperons d'argent & un fouet de baleine à la main. Les jeunes gens qui n'ont pas le moyen d'avoir des chevaux, veulent cependant avoir l'air des Seigneurs; ils ſe promènent en bottes le matin, vêtus d'une redingotte à l'angloiſe, avec la culotte de peau de daim, exceſſivement tendue ſur les cuiſſes. Ils s'imaginent qu'on croira à leur opulence, parce qu'ils auront des éperons argentés; quelle ſottiſe! Les élégantes ont épouſé la manie des courſes: vêtues en Amazones, chauſſées en brodequins, coëffées en homme avec un chapeau à la Henri IV, on les rencontre par-tout avec deux

ou trois extravagans, ſuivis de leurs Jockeis. Ces jeunes fous ſe ruinent aiſément à ce jeu-là. Ils empruntent pour ſe ſoutenir ; les créanciers les pourſuivent, & ils finiſſent ſouvent par aller en priſon. Il eſt du bon ton de ſe ruiner en chevaux, en voitures ; de ſe vanter de ſes dettes, & de ne pas les payer. L'homme raiſonnable gémit de tous ces ridicules, mais ne peut les détruire. L'inſenſé qui ſe divertit aux dépens de ſes créanciers, s'étourdit ſur les dangers qu'il court; la folie triomphe ; & étend ſon empire malgré les obſtacles que la raiſon lui oppoſe.

On a imaginé de couper les oreilles aux chevaux. Je ne vois rien de plus ridicule ; cet animal n'eſt plus ſi fier qu'il l'étoit auparavant ; il a l'air meſquin, dégradé ; ce n'eſt plus ce

coursier qui, l'œil ardent, la tête haute, dressoit les oreilles au son de la trompette, & frappoit du pied avec impatience. Il semble, pour ainsi dire, qu'il soit honteux d'être mutilé. — La mode a prévalu, & les chevaux ont les oreilles coupées, malgré le bon sens & la raison.

Jamais un François, quelque bon écuyer qu'il soit, n'aura la tournure angloise à cheval; &, de ce côté-là, nos écuyers François l'emportent de beaucoup sur les Anglois. Notre manière est plus noble, plus avantageuse pour le corps, & nos amateurs de la mode angloise ont beau raccourcir les courroies des étriers, s'élancer à chaque pas, ils auront plutôt l'air d'un sauteur de chez Nicolet, que d'un cavalier agréable. La folie est

poussée à un tel point, que les garçons bouchers, qui mènent boire les bœufs à la rivière, galoppent pour les rassembler, en s'enlevant de temps en temps pour imiter les Anglois : rien n'est plus plaisant.

Que diroient nos anciens chevaliers François, dont la galanterie étoit si épurée ? Que diroient-ils en voyant la façon leste & indécente avec laquelle on rend visite aux belles ? Ils nous regarderoient comme des impolis, des *discourtois*, & peut-être auroient - ils raison. Si Démocrite existoit encore, il auroit bien sujet de rire. Faisons comme lui, rions ; c'est le seul parti qui nous reste à prendre dans ce siècle de folies.

Ce n'est que depuis l'idée de faire des courses, que l'on a eu des Jockeis. Ce sont des petits polissons habillés

à l'angloiſe, gilet rouge, culotte jaune, cheveux courts & rabattus ſur le front. Ce ſont eux qui courent & qui gagnent les paris que leurs maîtres font entr'eux; c'eſt à leur agilité, à leur témérité, plutôt qu'à leur expérience que l'on doit un ſuccès. Dans la ville, ils ſont les petits Mercures, & ſont employés à toutes les commiſſions d'amourettes. Le moindre danſeur de l'opéra a un Jockei, & il eſt peu de femmes entretenues qui n'en ait un; c'eſt le bon ton actuel. Preſque tous les Agens & Courtiers de change ont des Jockeis qui gardent le cabriolet de leurs maîtres pendant qu'ils ſont à la bourſe, rue Vivienne. Ce ſont ces petits drôles qui, perchés derrière le phaéton, avertiſſent d'une voix foible, mais qu'ils ne peuvent

rendre plus forte, le piéton malheureux, qui, les entendant à peine, eſt couvert de boue en ſe ſauvant du cabriolet; bien heureux encore de n'être pas renverſé & foulé aux pieds des chevaux.

Les harnois, les étriers, les boſſettes, les éperons, les ſelles changent avec la mode. Le marchand a ſoin de ſe conſerver la protection des maquignons, des cochers & des valets de chambre, pour fournir tout l'équipage des maîtres. S'il avoit le malheur d'offenſer un de ces gens-là, à coup ſûr la pratique du ſeigneur ſeroit perdue pour lui. Le marchand vend en conſéquence des arrangemens qu'il a pris avec cette valetaille, de manière que c'eſt l'acheteur qui paie tout cela : les maîtres s'en doutent; mais il ſeroit ridicule à un

grand ſeigneur de paroître s'appercevoir qu'il eſt volé. D'ailleurs il a beſoin de crédit ; le marchand en fait, & il eſt encore du bon ton de dire en ſociété : « Je dois l'impoſſible à mon ſellier, à mon caroſſier, &c. » Le Seigneur ſe ruine, & le marchand ſe ruine auſſi, parce que ce dernier n'oſera pas refuſer crédit à un homme de qualité, & encore moins lui demander de l'argent, parce qu'il perdroit la pratique, & ne ſeroit peut-être jamais payé ; au lieu qu'en fourniſſant toujours, il accrochera de temps en temps quelques à-comptes qui le ſoutiendront, parce qu'en raiſon du crédit, il aura vendu moitié plus cher qu'argent comptant.

Les petits-maîtres & les élégans ne demandent jamais à crédit ;

ils n'ont pas de maiſon montée, & quoique l'argent à la main, ils payent tout au même prix que le ſeigneur.



CHAPITRE XXVIII.

Les Marchandes de Modes.

UN mari prudent doit faire attention au mémoire de ces fournisseuses. S'il n'y prend pas garde, il court risque de se ruiner en très-peu de temps. Les ajustemens d'une femme sont si variés & si dispendieux, que le seul article de la marchande de modes suffiroit pour entretenir honnêtement une famille entière.

C'est-là que la gaze, les rubans & la blonde prennent ces formes agréables & élégantes sous les doigts d'ouvrières habiles. C'est là que le Dieu de la volupté a établi son em-

pire, & que la mode ſe fait voir ſous mille aſpects rians. Il eſt très-rare qu'une mode nouvelle dure un mois ; une autre lui ſuccède, & c'eſt ce qui fait le bénéfice des marchandes. Une pièce nouvelle, un événement malheureux, un mariage de gens de diſtinction, une victoire, une chanſon, fourniſſent matière pour changer la mode. Une femme honnête ne ſe met à la mode qu'après que les filles & les actrices la lui ont montrée à la promenade ou ſur la ſcène. La femme de qualité n'oſeroit afficher un changement dans ſa coëffure ou ſur ſes vêtemens, de peur de paroître ridicule, & elle ne rougit pas de ſuivre l'uſage établi par ces femmes qui ne rougiſſent de rien, & qui ſaiſiſſent avec avidité une nouveauté qui peut les rendre

plus remarquables. Les marchandes de modes ont des filles pour pratiques, à qui elles font paſſer la choſe nouvelle pour la mettre en vogue. Les perſonnes riches font venir les marchandes de modes chez elles, mais elles ne vont jamais acheter à la boutique, afin de n'être pas remarquées. Les jeunes gens qui y vont ſont ordinairement les amoureux des ouvrières qui, en général, n'ont pas une excellente réputation. Il y a même de certaines boutiques où le marché que l'on y conclut n'a pas les modes pour objet.

Les vieux célibataires, qui entretiennent de jeunes filles, ont grand ſoin à chaque nouvelle mode d'avertir la marchande pour que la petite perſonne ſoit miſe & parée comme les autres. L'expérience a prouvé à

ces Meſſieurs, que la vanité & la coquetterie étoient les moyens les plus ſéduiſans à employer auprès du ſexe. Auſſi n'épargnent-ils rien. Ils ſavent qu'ils ne peuvent être aimés, ils s'en conſolent en mettant la jeune fille dans la néceſſité d'avoir beſoin d'eux.

Les modes ont perdu plus de jeunes filles que tous les vices réunis. Que doit penſer la petite bourgeoiſe que ſes parens élèvent avec décence, qui n'eſt parée que les jours de cérémonie, & dont la parure même eſt modeſte? Que dit ſon petit cœur à l'âge de plaire? Comparera-t-elle ſon bonnet de gaze orné d'un ruban blanc; avec un chapeau de dix-huit pouces de haut, chargé de plumes & de rubans enlacés de fleurs artificielles? Oſera-t-elle regarder ſon

joli fourreau uni, lorſqu'elle verra une robe à la turque, fond verd, coupée d'un jupon de ſoie roſe? Prendra-t-elle garde à ſes agraffes d'argent qui marquent modeſtement ſa taille, lorſqu'une large boucle à pierres de cryſtal, qui attache une ceinture de velours noir, viendra éblouir ſes yeux? Elle murmure intérieurement, regarde ſes parens comme des avares qui la privent de tout ce qui peut la faire paroître dans le monde. L'inſtant fatal arrive, le ſéducteur paroît, il eſt écouté; on aura des chapeaux, des bonnets.... La vertu chancelle, & la victime ſe laiſſe entraîner dans le piège que la vanité & la mode lui ont tendu. Venez, aimable jeuneſſe, venez; je vais vous faire voir les filles que la mode a perdues;

les remords les pourſuivent ; en vain cherchent-elles à les étouffer, elles n'en viendront jamais à bout. Elles vous diront : méfiez-vous de ces dehors trompeurs & ſéduiſans : vous êtes belle avec votre modeſtie ; votre vertu fait votre parure. Gardez-la ; on vous eſtimera, on vous chérira, & vous n'aurez pas, comme nous, des regrets éternels.

On peut réunir à l'état des marchandes de modes celui des fleuriſtes ; ils ſont pour ainſi dire inſéparables. L'art d'imiter les fleurs eſt pouſſé au plus haut degré ; la nature eſt ſurpriſe juſques dans ſes plus petits détails. On trouve en ce genre, au Palais-Royal, tout ce qui peut flatter l'œil, & parer la beauté. De ce côté-là, nous avons ſurpaſſé l'Italie, qui, autrefois, nous fourniſſoit ces bouquets artificiels.

Le commerce des marchandes de modes eſt fort étendu, & ne s'éteindra pas de ſitôt. Il fait vivre un nombre infini de gaziers, de rubaniers, qui, ſans les modes renouvellées à chaque inſtant, auroient beaucoup de peine à ſe ſoutenir.

Les boutiques de marchandes de modes du Palais-Royal ne ſont pas bien brillantes; elles ſervent d'entrepôt à de grands magaſins des rues de Richelieu & Saint-Honoré. Pluſieurs même ne ſont établies dans ces nouveaux bâtimens, que pour faire banqueroute au beſoin, & enrichir les magaſins qui les ont miſes en crédit.



CHAPITRE XXIX.

Les Libraires.

DANS le paſſage du Perron & ſous les galeries de pierre, de droite & de gauche, ainſi que ſous les promenoirs en bois à l'extrémité des bâtimens, on trouve pluſieurs Libraires dont les boutiques bien aſſorties préſentent une riche tapiſſerie des ouvrages de nos meilleurs écrivains, & de tous les bons livres qui ne ſe vendent que rarement. Les brochures de circonſtance, les romans nouveaux, les pamphlets venimeux de quelques Auteurs affamés, ſont les principaux objets qui font le véritable bénéfice des Libraires du Palais-Royal.

Le grand art du Libraire, dont la boutique eſt fournie d'ouvrages ſcandaleux & proſcrits, eſt de lire dans les yeux du libertin le deſir qu'il a d'acheter une de ces brochures. L'homme s'approche de la boutique avec timidité, n'oſant clairement expliquer ce qu'il deſire; il parcourt des yeux toutes les brochures qui ſe trouvent en étalage, rencontre ceux du Libraire; ils ſe fixent, & bientôt ils s'entendent.

Le nom ſous lequel les libertins demandent ces objets, fournit l'occaſion de placer ici une petite anecdote aſſez plaiſante. Un de ces perſonnages que l'on appelle *homme comme il faut*, ſe préſente dans la boutique d'un Libraire nouvellement marié, & dont l'épouſe, élevée avec décence, & peu inſtruite dans le commerce

de la librairie, ſe trouvoit ſeule alors. — Madame, lui dit le Monſieur, avez-vous quelque choſe de verd. — Oui, Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer. — Mais je veux du joli, du bien conditionné. — Ce que je vais vous faire voir, Monſieur, eſt doré ſur tranches. Auſſi-tôt elle prend ſur l'une de ſes tablettes, un exemplaire des étrennes d'un père à ſes enfans, & un de l'hiſtoire ancienne, tous deux reliés en maroquin verd & dorés ſur tranches. — Mais, Madame, vous, vous trompez, ce n'eſt pas cela qu'il me faut. — Mais, Monſieur. . . . — Ce ſont de ces petites choſes.... là. . . . vous m'entendez bien. — Non, Monſieur, voilà ce que nous avons de mieux en verd. Notre homme, déconcerté de l'ingénuité de cette

jeune femme, ſe retira en murmurant, & alla chez un autre Libraire du jardin, qui le comprit de reſte, & le ſatisfit au-delà même de ſes deſirs, en lui demandant ſa protection.

Rien de mieux imaginé pour donner un prix exceſſif à un ouvrage, auquel peut-être on ne feroit pas attention, que de le défendre. C'eſt à qui en fera l'acquiſition ſitôt qu'il n'eſt plus permis. Les Libraires ont des colporteurs qui ſe fourrent partout, au riſque même de leur liberté; ils ont des Auteurs affidés qui traitent tous les ſujets indiſtinctement; les font imprimer furtivement, & vont enſuite les répandre dans toutes les boutiques des Libraires. Les plus plates méchancetés, les diatribes les plus ſanglantes, les écrits

écrits les plus ſcandaleux circulent par-tout. Ces mauvaiſes brochures obtiennent la préférence ſur des ouvrages intéreſſans & bien traités.

Malheur à l'homme de lettres qui a beſoin du ſecours de ſon Libraire! Quelque bien fait que ſoit ſon ouvrage, quelqu'envie qu'ait ce dernier d'en faire l'acquiſition, il paroîtra le dédaigner, y mettra le plus bas prix, & forcera le pauvre Auteur à le lui abandonner pour le prix qu'il en offre; & cependant l'ouvrage paroît & fait la fortune du Libraire. L'Auteur fait-il imprimer à ſon compte, & va-t-il chez les Libraires porter les exemplaires de ſon ouvrage, ou eſt-il en ſociété avec eux? Un mois après paroît une contrefaction. Nous ſommes volés, dit le Libraire à l'Auteur; on a fait imprimer en

Hollande d'après un de nos exemplaires, nous ne vendons rien; les nôtres restent, parce qu'on donne les autres à meilleur marché. Rien n'est plus simple, c'est le Libraire qui a fait faire cette contrefaction!



CHAPITRE XXX.

Joujoux d'enfans.

On trouve ſous les galeries de pierre, de droite & de gauche, pluſieurs boutiques aſſorties en jouets d'enfans. Depuis le timide ſiffler juſqu'à l'illuſtre mirliton, tout ce qui peut plaire & amuſer l'enfance s'y trouve réuni. On prétend que dans certaines boutiques on trouve auſſi de très-jolies poupées à reſſort, & beaucoup de pantins avec des jeux de bilboquet, pour amuſer les oiſifs. Le tout à prix fixe.

CHAPITRE XXXI.

Prix Fixe.

NOUVELLE façon d'empêcher de marchander ; il faut avoir une confiance aveugle dans la probité du marchand ; le prix indiqué ſur l'étiquette eſt une loi pour l'acheteur : que le prix ſoit trop fort en raiſon de la valeur de l'objet dont on veut faire emplette, peu importe, il eſt invariable ; c'eſt à vous à vous déterminer.

Les arcades Nos. 143 & 144 ſont occupées par le premier magaſin établi au Palais-Royal, ſous la dénomination de Magaſin de confiance à prix fixe.

Depuis ce premier établissement, plusieurs autres marchands ont ouvert des magasins sous ce titre; un des plus considérables est celui qui est tenu par le sieur Verrier & compagnie, il occupe le premier étage des arcades N°. 4, jusques & compris le N°. 12, au-dessus du Cabinet des figures du sieur Curtius. On y trouve, ainsi qu'aux autres, des tableaux, marbres, bronzes, diamans, bijoux de toutes espèces, dorures de tout genre, & porcelaines de toute qualité.

Rien, sans doute, ne paroît mieux vu que cette manière de vendre. Voici quel est l'établissement :

On inscrit sur des registres chaque objet apporté pour y être mis en vente, avec le nom du vendeur, & le prix auquel il a porté ce qu'il

veut vendre. On vous donne un reçu de l'effet confié, & vous payez 12 sous en déposant. Le droit de la commission est en proportion de la valeur de l'effet, ou de la somme à laquelle on l'a fixé. On paye 4 pour cent jusqu'à trois cents livres; 2 pour cent jusqu'à six cents liv. & 1 pour cent de six cents à douze cents liv. & enfin de demi pour cent au-dessus de cette somme (1).

A la place de la salle des ventes publiques, il y a actuellement un magasin considérable de marchandises de toute espèce, également à prix fixe; ainsi qu'un magasin de bonneterie, établi sous les arcades op-

(1) Voyez le Guide des Etrangers, tom. I. pag. 274.

posées, près l'hôtel du Parc Saint-James.

Il arriva dernièrement à un homme connu, & qui, par curiosité, monta à un de ces magasins, une aventure assez singulière. Entr'autres marchandises exposées en vente, il s'attacha à une redingotte à l'angloise dont la couleur lui faisoit plaisir, mais il ne pouvoit en faire l'acquisition; cette redingotte n'étant pas à sa taille. On lui proposa de lui en faire une de couleur pareille, & de la lui porter le lendemain; il y consentit. On lui fit donner douze francs d'arrhes, & le lendemain on lui porta chez lui une redingotte qui ne pouvoit pas l'habiller, tant elle étoit étroite; on la remporta pour l'arranger, on revint, & elle étoit encore plus mal coupée. Le

particulier ſe plaignit, perdit ſes douze francs d'arrhes, & n'eut pas de redingotte, parce qu'il ne voulut jamais accepter celle-là qu'il ne pouvoit pas mettre.

La nouveauté qui ſéduit toujours le bon Pariſien, l'a fait courir au Palais-Royal, ſitôt qu'il a entendu dire qu'il y avoit un magaſin de confiance à prix fixe. Il revient peu-à-peu de ſon erreur.

Comment faire ? quel parti prendra-t-on à préſent ? C'eſt une queſtion difficile à réſoudre. Vous allez chez un marchand quelconque dans Paris ; vous êtes perſuadé, dès en entrant chez lui, qu'il va ſurfaire ſa marchandiſe ; dès ce moment plus de confiance. Vous allez dans un magaſin de confiance. L'incroyable étiquette qui vous marque le prix fixe,

vous impoſe ſilence, & vous êtes trompé ſans pouvoir vous plaindre. C'eſt à vous de prendre ou de laiſſer. Oh ! ſans doute, mais on n'entre pas là pour rien. Il faut acheter, & ne pas avouer qu'on a été dupe.



CHAPITRE XXXII.

Banqueroutiers.

FRIPONS plus dangereux que les voleurs de grand chemin. Oui, je pardonne plutôt à l'homme que la misère conduit au coin d'un bois pour attenter à mes biens, à ma vie même, qu'à celui qui, dans son cabinet, & de sang-froid, calcule aux dépens de ma liberté, de ma fortune & de mon honneur, les moyens de me les ravir tous, & de se les approprier.

Quel enchaînement effroyable de maux ces coquins n'occasionnent-ils pas ? . . . . Tranquilles à l'abri des loix qu'ils tournent à leur avantage,

ils jouissent de la fortune des honnêtes malheureux qu'ils dépouillent en abusant de leur confiance ! On a vu un Roger, un Billard, & tant d'autres sur lesquels le glaive de la justice s'est appesanti ; on les a vus, dis-je, sortir de Paris chargés de la haine & de l'infamie publiques, aller jouir paisiblement dans d'autres pays de la fortune immense ravie à leurs concitoyens ! ... Que de gens en place ont fait banqueroute ! Que de victimes immolées à leur voracité ! Combien de familles honnêtes réduites à la mendicité, pour avoir confié leur fortune à ces dissipateurs !

Les plus beaux magasins de Paris appartiennent à des banqueroutiers... ils ont fait trois fois banqueroute, se dit-on, & les voilà rétablis ! ...

Prenez-garde à vous, hommes foibles & confians, ils feront la quatrième.

Le banqueroutier entend tout cela; mais, insensible à tout, il étale en public son audace impudente, & la malheureuse victime n'ose se plaindre.

Quelle réflexion pour l'homme sensible ! de quel œil verra-t-il le vice triomphant, & la probité opprimée ?

On lui répondra, la loi n'a été établie que pour protéger l'homme honnête qui, par des malheurs successifs & inattendus, est obligé de manquer à ses engagemens.

Pourquoi donc cette même loi protège-t-elle en apparence les banqueroutiers ? Pourquoi ne pas examiner & ne pas suivre pas à pas la conduite de celui qui fait faillite ? Pourquoi ne pas punir ?... On le

punit; mais comment! par l'infamie... Eh! qu'importe l'infamie à ces ames viles? Ils se sont fait un rempart des loix, qui les auroient écrasés, s'ils n'eussent eu la précaution de se les rendre favorables, en supposant des pertes qui n'existent pas. Des témoins, pour de l'argent, affirment des créances qui sont fausses, ces témoins se font payer fort cher..... Et l'on trouve des témoins pour de l'argent! quelle friponnerie! quelle horreur!

Venez, venez avec moi, cœurs insensibles; sortez de vos comptoirs & de vos magasins brillans; venez voir le malheureux honnête homme que vous avez dépouillé; venez le voir mourant de faim, essuyant d'une main affoiblie les larmes d'une épouse, d'une mère qui presse ses

enfans contre ſon ſein. Venez. — Non, les cruels ſont immobiles, ils ſont ſourds, rien ne les émeut.

C'eſt à vous que j'en appelle, vous à qui les ſentimens d'humanité ſont encore chers; gémiſſez avec moi ſur ces abus. Ils ſont terribles!

Hommes vains, hommes débauchés, femmes galantes, vous ne ſavez pas que chaque bijou que vous portez a peut-être coûté des larmes à ce que vous avez de plus cher.

Où donc eſt le remède? Enveloppera-t-on l'innocent avec le coupable? Le glaive de la juſtice frappera-t-il indiſtinctement les banqueroutiers? Que ne puis-je arracher le bandeau qui maſque la vérité!

Mais comme vous vous déchaînez, dis-je à mon ami. — Vous avez

raison, je me mêle de ce qui ne me regarde pas,„ me répondit-il.

CHAPITRE XXXIII.

Hôtels garnis.

Les étrangers trouvent au Palais-Royal des appartemens meublés, & proprement décorés : les principaux hôtels sont, l'hôtel d'Orléans, l'hôtel de Beaujolois, l'hôtel de la Reine, l'hôtel du Parc S. James, &c. C'est sur-tout à ce dernier que descendent les Anglois. Il faut être riche pour occuper un appartement au premier étage, le prix le plus commun est de vingt-cinq louis par mois. Si, d'un côté, il est agréable pour l'étranger de se loger au Palais-Royal pour jouir,

au centre de la Capitale, des plaiſirs de la ville & de la campagne; de l'autre, il eſt bien malheureux d'être contraint à une dépenſe exceſſive que ce ſéjour lui occaſionne.

Il y a dans tous ces hôtels garnis des domeſtiques qui ſe louent aux étrangers qui arrivent ſans ſuite, la plupart de ces laquais parlent tant bien que mal le François & l'Allemand; ce qui eſt d'une très-grande utilité pour celui qui, en arrivant à Paris, ne pourroit ſe faire comprendre en parlant une langue étrangère.

A ce ſujet, je fis une réflexion aſſez juſte : je me demandai, pourquoi dans les collèges on ſe contentoit d'enſeigner à la jeuneſſe la langue latine & la langue grecque, dont on ne ſe ſert preſque point, &

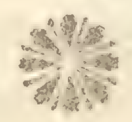
qui ne ſont utiles que pour interpréter les Auteurs ? Pourquoi l'on ne mêloit point à cette inſtruction celle des langues Allemandes, Angloiſes & Italiennes, qui ſont actuellement en vigueur ?

N'eſt-il pas du dernier ridicule de voir un jeune François ne pouvoir ſe faire comprendre, ſitôt qu'il ſe trouve dans un pays étranger pour lui ; lorſque les Allemands, les Anglois, les Italiens & tant d'autres ſavent chez eux deux ou trois langues différentes, ce qui les met à portée de ſe procurer tout ce dont ils ont beſoin chez le peuple où ils voyagent ? En France au contraire, on a appris le latin, le grec ; on les parle mal, & l'on ne peut s'exprimer qu'en françois : & comment le parle-t-on encore ?

Les servantes des hôtels garnis sont des demoiselles très-égriardes, & qui ne sont pas fort scrupuleuses. Elles flairent, pour ainsi dire, la bourse des étrangers, & il est très-rare qu'elles n'en accrochent quelque chose.

Il s'introduit, comme ailleurs, des Chevaliers d'industrie dans ces hôtels garnis, sous des noms supposés, M. le Comte, M. le Baron, &c. ces escrocs attrapent les bijoutiers, les tailleurs, qui ne manquent pas de courir aux ordres de ces prétendus Seigneurs qui les éblouissent par l'étalage qu'ils affectent. Voici ce qui se passa dernièrement dans un de ces hôtels garnis; un tailleur porta à un de ces filoux, soi-disant Marquis, un habit élégant qu'il lui avoit commandé. Ce Marquis logeoit au premier étage, la porte à droite au haut

de l'escalier. M. le Marquis essaye l'habit, le trouve charmant, & s'en va tout joyeux frapper à la porte en face de la sienne, en s'écriant : « Mon voisin, mon voisin, parbleu ! je veux vous faire voir mon habit. » Il entre chez le prétendu voisin. — Venez, venez donc, dit-il au tailleur. — Le tailleur le suit. — Fermez votre porte derrière vous, attendez un moment. — Oui, Monsieur. Le fripon fait le tour de l'appartement, revient par le sien, ferme sa porte & se sauve avec l'habit, en laissant le malheureux tailleur enfermé dans l'autre chambre. M. le Marquis n'a pas reparu depuis.



CHAPITRE XXXIV.

Artiſtes-Graveurs.

Le dernier des roturiers veut avoir ſon cachet : le graveur qui s'en moque lui compoſe des armes parlantes. Je ſuis perſuadé qu'un perruquier, ou un tonnelier trouveroit très-agréable d'avoir ſur un cachet ou trois perruques, ou trois maillets.

Tous les graveurs ſur métaux, qui ſont établis au Palais-Royal, ſont très-adroits & bons artiſtes ; leurs ouvrages ſont précieux & faits avec ſoin. La quantité de monde, qui fréquente le Palais-Royal, fait vivre honnêtement ces artiſtes, qui joignent à beaucoup de politeſſe une complaiſance infinie.

L'amant veut avoir le chiffre de celle qu'il adore : le petit maître veut porter à son doigt celui de sa Laïs : l'homme de qualité veut avoir ses armes sur son argenterie.

Ne blâmons pas une manie qui met en évidence un de nos arts agréables, & qui approche de la perfection.

Né bon gentilhomme, je voulus avoir mes armes, je les commandai à un graveur qui me parut intelligent; il réussit parfaitement, & je me trouvai possesseur d'un magnifique cachet dont le travail étoit très-délicat.

Sous la galerie du côté du spectacle des Ombres Chinoises, on trouve une boutique occupée par le sieur Thiancourt, graveur en crystaux. Cet artiste ingénieux, à l'aide d'une machine bien inventée, grave sur

tout les gobelets, caraffes, flacons, & autres cryſtaux, les armes, les chiffres, les noms, les fleurs ; enfin tous les objets que vous deſirez. Ce genre de gravure a fait plaiſir à tout le monde & il eſt peu de perſonnes qui ne ſe ſoient procurés quelques-uns des ouvrages de cet artiſte.

Il eſt agréable d'avoir ſur ſon gobelet de cryſtal le nom de ſa maîtreſſe : on ſe reſſouvient, en buvant, des plaiſirs que l'on doit à l'amour, & Bacchus en a plus de prix.

Du même côté, il s'eſt etabli dernièrement un peintre en miniature, qui fait les portraits à la Silhouette. Ces portraits ſont très-reſſemblans, quoique noirs, & la manière dont il rend l'effet des yeux & des cheveux eſt ingénieuſe : il fait auſſi des Silhouettes coloriées ; pour la medio-

cre somme de 12 livres, on peut se procurer chez ce peintre un portrait agréable & ressemblant. Pour 24 sous on se fait dessiner, en deux coups la coupe du visage est saisie: cela va d'une vitesse incroyable. Chacun attend son tour, à-peu-près comme dans la boutique d'un perruquier.

Croiroit-on que cela séduit le bon Parisien? & notez qu'il est rare que ces têtes, *dessinées à la hâte*, soient ressemblantes; mais il suffit que ce soit à bon marché.

Fin de la première Partie.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cette première Partie.

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX

DANS TOUS LES GENRES,

Qui sont actuellement en vente chez le même Libraire.

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, sous le regne de Frédéric-le-Grand, par M. le Comte DE MIRABEAU, 4 vol. in-4°. avec un atlas, 80 livres, brochés en carton.

Le même in-8. 8 vol. avec atlas, 51 liv. broché.

Il y a quelques exemplaires sur papier superfin, 144 liv. broché.

RELATION DES ISLES PELEW; situées dans la partie occidentale de l'Océan pacifique; composée sur les Journaux & les communications du Capitaine HENRI WILSON, & de quelques-uns de ses Officiers, qui, en Août 1783, y ont fait naufrage sur l'*Antelope*, paquebot de la compagnie des Indes orientales, avec une Carte & seize Planches, offrant des Vues du Pays, des Ornemens, des Portraits gravés par d'habiles Artistes, imprimés par M. Didot le jeune, sur beau caractère & papier fin. 2 vol. in-8., 10 liv. 4 sols, brochés.

Le même, 1 vol. in-4°. très-beau papier, 18 liv. broché en carton.

VIE DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE, ſeconde Edition, avec le Portrait de Frédéric ſupérieurement gravé, 4 vol. in-12, 9 liv. brochés.

Le même, 4 vol. gr. in-8. 13 l. br.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE FRÉDÉRIC II, Roi de Pruſſe, in-8. 1 liv. 10 ſols.

MELISE & MARCIA, ou les deux Sœurs, Roman traduit de l'Anglois, 2 vol. in-12 3 liv. 12 ſols, brochés.

ARTAMON & SUSANNE, Hiſtoire traduite de l'Anglois, 2 Parties in-12. 3 liv. broché.

LE PARISIEN A LONDRES, par M. Decremps, avec 7 gravures, repréſentant les principaux édifices & le plan de Londres, 2 vol. in-12, 3 liv. 12 ſ.

FRAGMENS DE LETTRES ORIGINALES DE MADAME CHARLOTTE-ELISABETH DE BAVIÈRE, Veuve de *Monſieur*, frère unique de Louis XIV, écrites de 1715 à 1720, 2 vol. in-12. 3 l. 12 ſols, brochés.

LOLOTTE ET FANFAN, ou les Aventures de deux Enfans abandonnés dans une isle déserte, 4 vol. in-12, avec deux gravures bien exécutées, 4 liv. 16 sols, brochés.

ELOGE PHILOSOPHIQUE DE L'IMPERTINENCE, Ouvrage posthume de M. DE LA BRACTÉOLE, vol. in-8. 3 liv. broché.

VIE DE M. DE BUFFON, 1 vol. in-12, 30 sols, brochés.

GEORGINA, par l'Auteur de CECILIA, traduit de l'Anglais, 4 parties in-12, 4 liv. 16 s. brochés.

VIE DU BARON DE TRENCK, traduite de l'Allemand, par M. LE TOURNEUR, 3 vol. in-12, avec 3 gravures, 6 liv. broché.

La même, 3 vol. in-18, avec 3 grav. 3 liv. 12 s. brochés.

MÉMOIRES DE FRANCOIS DE TRENCK, Général des Pandoures, cousin du Baron de Trenck, traduits de l'Italien. 2 vol. in 18, avec son portrait, 2 liv. 8 sols, brochés.

REFLEXIONS SUR LES IMMUNITÉS

ECCLÉSIASTIQUES, in-8. par M. C.... & M. l'Abbé de M.... 2 liv. 8 f. broché.

LES CONTES DE MON BISAYEUL, ou Annales tirées de la Cour ſecrette de Thémis, 2 vol. in-12, 3 liv. 12 ſols. br.

L'AMITIÉ TROMPÉE, ou Lettres du Comte de Saint-Julien, traduit de l'Anglois, ſur la ſeconde édition, 2 Part. in-12, 12 liv. broché.

MÉMOIRES DE LA BARONNE D'ALVIGNY, ou le Danger de la paſſion du jeu, in-12, 1 liv. 10 ſ. broché.

LA FEMME INFIDELLE, 4 vol. in-12, 4 liv. 16 ſols brochés.

LE MAL-ADROIT, ou Lettres du Comte de Gauchemont, 2 vol. in-12, 2 liv. 8. ſ. brochés.

LES GRANDS SEIGNEURS ET LES RICHES PROPRIÉTAIRES ÉCLAIRÉS SUR LEURS INTÉRÊTS, ou Réflexions ſur les Intendans de maiſon, ſur leurs devoirs, & ſur les qualités & les talens qu'ils doivent réunir pour les remplir exactement, par M. DE BEAUJOUR, in-8. 18 ſols.

LES NUITS DE PARIS, ou le Spectateur Nocturne, 11 vol. in-12, avec fig. 22 liv. brochés.

L'ÉTAT LIBÉRÉ, 1 vol. in-8. 36 sols, avec une belle gravure.

LEÇONS D'UN PÊRE A SES ENFANS, 2 vol. in-12, 2 liv. 8 sols.

HYMNES DU NOUVEAU BRÉVIAIRE DE PARIS, trad. en vers franç. in-12, 3 liv. relié.

ANECDOTES DE PIERRE LE GRAND, 1 vol. in-8. 4 liv. 4 sols.

ŒUVRES DE MOLIERE, 8 vol. 16 l. reliés.

MUSARION, ou LA PHILOSOPHIE DES GRACES, in-8, 1 liv. 10 s.

Ouvrages sous presse.

INGENUE SAXENCOUR, ou la Femme séparée.

SOUVENIRS D'UN HOMME DU MONDE. 2 vol. in-12.

CLÉOPATRE, Roman historique. 3 vol. in-12.

